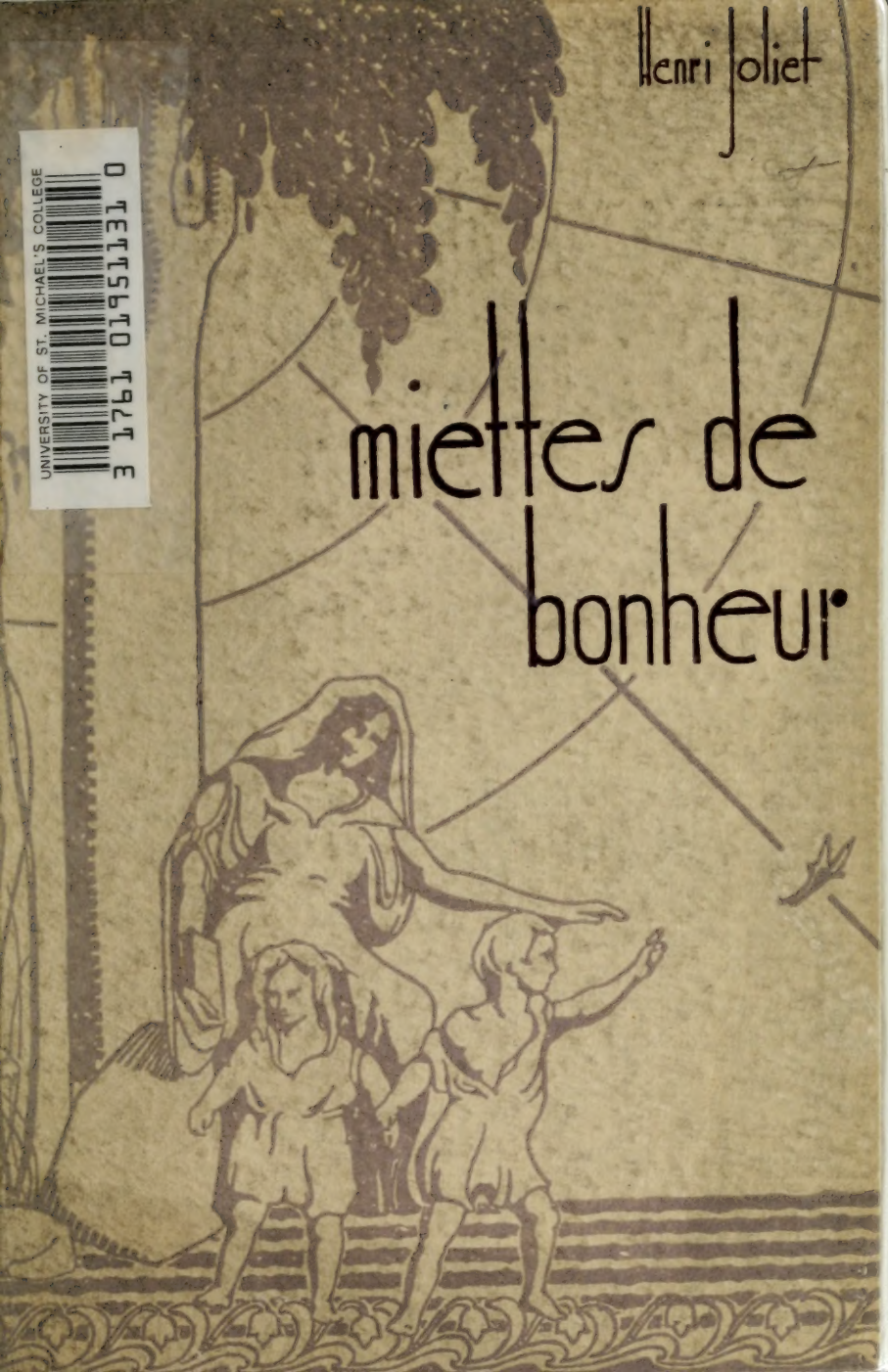
Henri Joliet

miettes de bonheur

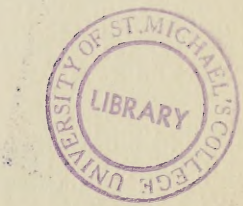


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01951131 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/miettesdebonheur00joli

Miettes de Bonheur



HENRI JOLIET

Miettes de Bonheur

AUX EDITIONS EXCELSIOR
5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE
MONTRÉAL

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

A ceux capables de croire, d'aimer,
qui n'ont pas fermé leur cœur à la vie,
abdiqué leur part de bonheur...

H. J.

Préface

En novembre 1908, M. le Vte d'Avenel, dans un article de la Revue des Deux Mondes, faisait cette sombre constatation : « L'homme en travail depuis cent ans a enfanté des manufactures, des docks, des bateaux, des télégraphes, des écoles et des théâtres. Il a enfanté des richesses et des plaisirs, de la philanthropie et des sociétés d'assurance, même des constitutions politiques et des systèmes philosophiques. Mais il n'enfante pas de l'amour ni de la joie ; *surtout il n'enfante pas* de la résignation et de l'idéal, de la paix et de l'espérance ... »

Et depuis ... Comme la vie a continué d'être emportée ainsi qu'en un tourbillon et secouée de convulsions et d'épouvantes ... La guerre a passé, la « grande guerre » laissant après elle le monde dans l'instabilité et l'incertitude, avec chaque jour, de nouvelles menaces étalées aux yeux de tous par la presse quotidienne, à la paix du lendemain. Toujours les mêmes odeurs de poudre, les mêmes

cliquetis d'armes qui menacent les frontières et font trembler les peuples ! Avec la guerre s'est produit le mirage affolant d'une prospérité toute aléatoire et artificielle, provoquant la fièvre des grandes richesses et l'exacerbation de tous les désirs ... Directeurs de grandes compagnies ou simples ouvriers ont connu l'énervement d'un sur-travail accablant soutenu par l'enthousiasme du succès.

Le renversement subit des fortunes est venu qui a tout jeté par terre : courage et prospérité, nous laissant pour seul héritage, des besoins nouveaux, des habitudes de bien-être, et une immense fatigue ...

En somme, comme en 1908 « peu d'idéal », « peu d'amour et de joie », « point de paix ni d'espérance ».

N'est-ce pas le moment pour ceux qui savent réfléchir, s'exprimer à eux-mêmes leurs pensées, les partager avec un certain art, de tenter toute une rééducation du bonheur, d'en distribuer le pain nécessaire à chaque jour, d'en jeter les miettes à droite et à gauche ? Ce que j'appellerais l'apostolat du bonheur ... Il est évident que notre société connaît plus de bien-être, des formules plus compliquées de plaisir, mais le bonheur tout simple, le seul vrai, celui de l'âme, de l'esprit, du

cœur, en sait-elle le premier mot ? « Ah ! laissez moi le dire : il y avait autrefois plus de poésie dans les âmes, plus de politesse dans les mœurs, plus de charme dans les relations, plus d'enthousiasme dans les cœurs ».

J'ai entendu récemment la plainte d'un jeune homme que je me représentais comme l'enfant du siècle, *je veux dire de notre siècle ...*

Laissez-moi vous la transcrire à peu près textuellement. Il s'agit d'un étudiant en droit de l'une de nos Universités : « De récents revers de fortune ne permettant pratiquement plus à ma famille de me venir en aide, je dois gagner de ma propre initiative une bonne partie de mes cours ... ou contracter des dettes pour y subvenir. Ce problème m'effraye moins pourtant que celui de mon avenir ... La société *m'est interdite, je dois vivre pratiquement seul ... Je ne pourrais fréquenter une jeune fille sans qu'il m'en coûte plus que mes ressources, en théâtre, cinéma, soirées dites « formelles », taxis, cigarettes, cadeaux officiels, que sais-je encore ... Et ensuite ce seraient l'installation moderne du foyer, les toilettes, l'auto, le radio, etc. Avouez que les exigences sociales me font cette situation de continuer à vivre seul ou de guetter au passage quelque compagne riche en fermant les yeux sur tout le reste ...*

Et la jeune fille de son côté victime de la mode, de toutes les modes, riche ou pauvre, subit en récriminant cette chose odieuse de n'être recherchée ou délaissée qu'en proportion de sa fortune ou de la dote qu'elle peut offrir.

Aux prises avec ces alternatives occasionnées de toute pièce par une vie toute de parade et d'artifice, que sera la génération de demain ? S'achemine-t-elle vers une plus grande somme de bonheur ? une intelligence plus réaliste des valeurs spirituelles de la vie ?

L'on saura gré à Henri Joliet de cette tentative, la première dans notre pays, de lui en indiquer la voie, de lui en tracer le chemin. Non pas que l'auteur ait découvert quelque route nouvelle toute jalonnée de roses ... Non pas qu'il ait inventé la panacée infaillible aux maux de l'humanité. Il n'affiche pas à grands traits de réclame de ces formules charlatanesques pour attrape-nigauds : « L'art d'être heureux en vingt leçons ». Ses visées sont plus modestes, tout en suivant les sentiers battus, il a les yeux grands ouverts ... Et si à travers les ombres comme l'œil en perçoit parfois au milieu des feuillages touffus, il voit poindre un rayon lumineux, il s'arrête, il l'observe, il l'étudie, il le note et c'est pour vous... C'est pourquoi on trouve dans son livre cette

fraîcheur optimiste d'un beau matin de printemps ... Car le bonheur, c'est le soleil de la vie, le principe de son perpétuel renouvellement : homo generat et sol.

Miettes de bonheur tombées de la table du riche comme de celle du pauvre ... d'une vie sagement organisée, conduite avec prudence et circonspection, bienfaits d'une santé physique et morale, acquise ou conservée au prix de l'effort, de soins constants, d'une juste distribution des forces, du travail, des délassements, des plaisirs et du repos: miettes de bonheur recueillies aux charmes de l'amour, ou mieux de l'amitié, dont les délicatesses et l'art subtils si finement analysés par les anciens, Aristote et même S. Thomas, sont en partie ignorés de notre société trop impatiente, pressée, ou trop peu courageuse pour en jouir ... Bienfaits d'un travail sain, intelligent, prévoyant qui fructifie en bien-être, en une certaine aisance indispensable à la quiétude du lendemain.... heures délicieuses passées dans le calme des longues soirées à feuilleter livres et revues, heures de recueillement quand l'âme se sentant plus en harmonie avec elle-même, se rapproche davantage de son Maître ... Ces miettes de bonheur, Henri Joliet les recueille toutes comme des parcelles d'or qui tomberaient du ciel pour en former un

objet précieux qu'il nous offre à tous en présent, pourvu que nous tendions la main pour le recevoir ...

Telles sont en substance les idées présentées ou discutées en une langue sobre, exempte d'artifice, dans cet ouvrage sciemment modeste et à la portée des plus humbles. S'il ne contient pas la psychologie profonde, la philosophie systématique d'un Payot ou d'un Pauchet, et tel n'est pas son but, il n'en ouvre pas moins au lecteur des horizons et des perspectives qu'il pourra parfaire de son expérience quotidienne ... Il lui présente un enseignement sain, fort, substantiel, des réflexions qui s'inspirent toujours de l'éternelle sagesse du bon sens, de la modération et du juste milieu.

Tel qu'il est, nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

Thomas-M. LAMARCHE, O. P.

Miettes de Bonheur

Des miettes de bonheur !

N'arrivent-elles pas beaucoup trop tard ?

Autrefois, le travail, l'argent, la santé, l'amour, l'art, la religion, tous ces vieux clichés eussent pu être acceptés EN PATIENCE.

Et encore ; le monde courait alors au bonheur très modestement PARFAIT, il eût été surpris, déçu, d'en rencontrer de simples miettes. Elles eussent paru mesquines.

Aujourd'hui, mars 1935, nous avons déjà tellement patienté. Qui voudra entendre parler du bonheur, croire que l'on puisse en recueillir même des miettes ?

Parfaitement à la page :

Que l'on parle de crise, de pertes d'argent et de situations par la faute des autres ... Que l'on s'insurge contre l'exploitation de la masse, des pauvres par les riches, les privilégiés ... Que l'on prône des réformes immédiates, complètes ... Que

l'on nous offre des remèdes, fût-ce la guerre, comme l'opération, ce peut être un remède.

Le monde doit être assez malade, d'aucuns le disent quasi à l'agonie.

Lui présenter des miettes de bonheur, quelques humbles miettes, n'ajoute-t-il pas plutôt à son infortune, à sa grande misère, en paraissant par trop l'ignorer ?

Nos grand'pères, nos arrière-grand'pères ont pu trouver quelque valeur à ces vieilles médecines du bonheur.

Les écrivains, même les plus modestes de cette génération seraient à plaindre de ne pouvoir trouver mieux.

Que l'on nous apporte au moins un remède original, nouveau, parfaitement à la page, il nous faut guérir vite.

Tous ceux qui sont ainsi tentés de ne plus croire au bonheur, n'ont pas complètement tort. Le monde souffre à un degré tel, qu'il paraîtrait inconséquent de lui demander d'analyser son mal. Le malade, quasi à l'extrémité, réalise sa souffrance peut-être, il ne saurait en rechercher les causes, trouver lui-même les remèdes. Et pourtant seul, un diagnostic simple mais complet, permettra d'apaiser la souffrance, de guérir, fût-ce avec lenteur.

La guérison du grand homme :

Arrêtons-nous un moment à cet apologue du grand homme malade, puis ... guéri.

Vous avez probablement connu le grand homme en bonne santé. Il rencontrait le succès presque partout, cherchait à s'imposer en maître.

Pendant trente ans et plus, il avait réussi à modifier combien de choses même d'idées. Un progrès quasi indéfini, toujours scientifique (notre science devient si élastique) lui avait permis de trouver au moins de nouveaux noms pour de très vieilles choses. Seul le nouveau, l'original, le progrès comptait pour lui.

Une maladie nouvelle ...

Et voilà qu'un épuisement subit couche notre grand homme sur le dos sans ménagement. Même cette maladie, croit-il d'abord, doit être nouvelle.

Vite le diagnostic, les spécialistes, les consultations, les remèdes, tous les remèdes les plus récents, ceux même qui peuvent ranimer les morts.

Et la maladie continue ... s'aggrave même.

Les traitements changent ... suivent fiévreusement l'aiguille de l'horloge grand'père ... la

maladie s'aggrave.

L'on risque déjà quelques termes nouveaux, pour annoncer la catastrophe, souligner que la mort est inévitable, qu'on la retarde de beaucoup...

Car l'on a pensé que la mort couvrira bien tout, permettra l'explication définitive ... toujours scientifique.

Le grand homme ne meurt pas et son mal ne guérit pas.

Le vieux médecin démodé ...

En désespoir de cause, un serviteur dévoué, suggère timidement au malade, puis à sa famille, le nom d'un vieux médecin, jadis quelque peu prisé, mais combien démodé.

L'on sourit en chœur d'une telle naïveté. Cependant, ce vieux bonhomme ne pourra rien aggraver. Chacun acquiesce donc sans confiance.

Le vieux médecin s'amène. Il examine attentivement le malade, revient à la famille toute anxieuse et toujours sceptique, lui dit, en souriant, que ce ne sera pas très long.

Toute la famille rage de colère. Chacun s'imagine que ce médecin ignorant sourit même devant la mort. Ils lui avaient pourtant bien dit que tous avaient condamné leur grand homme.

Et le campagnard, de reprendre avec douceur : « Vous serez d'autant plus heureux de le voir revenir, et assez tôt, et parfaitement ».

Personne ne veut en croire ses oreilles.

Chacun veut lui arracher ses prescriptions. Comme les minutes comptent, on le pousse vers la pharmacie.

Elle est très complète, la pharmacie du grand homme.

Le vieux médecin l'examine avec attention, sourit encore, revient les mains vides, puis présente aux garde-malades six vieilles bouteilles de sa fabrication. L'étiquette est à peine lisible, tant elles servent depuis longtemps. L'on croirait que tous les malades de la région y ont puisé la guérison ou la mort.

Et le grand homme absorbe les tisanes...

La famille est stupéfiée. Doit-on risquer ?

L'on interroge du regard la garde-malade. Elle doit s'y connaître mieux que ce campagnard. Celle-ci, qui heureusement commence à comprendre, répond, non sans audace : Je crois que notre malade pourra s'en porter un peu mieux.

Chacun murmure qu'il ne pourra toujours le tuer plus vite avec ses vieilles médecines.

Et le grand homme absorbe les tisanes.

Le second jour, mêmes tisanes, le grand homme garde constamment sa connaissance.

Peu à peu ses forces reviennent, au point que toute la famille s'unit au grand homme pour réclamer du vieux médecin et le nom de la maladie et le nom des remèdes.

Le campagnard sourit encore, il sourit toujours et avec quelle douceur.

Et quand le grand homme déjà dans sa chaise longue, rappelle à son sauveur la liste interminable des maladies qui ont failli l'emporter, des remèdes absorbés et qui n'ont pu le guérir avant l'arrivée des tisanes, il reçoit pour toute réponse : « Votre maladie n'était pas très compliquée, vous souffriez d'anémie. Quant aux remèdes, ils sont très simples. Je les prépare avec différents herbages faciles à recueillir. Ils sont à la portée d'à peu près tout le monde. Seulement l'on aime de moins en moins à les employer, la recette est si vieille. Je suis bien heureux d'être arrivé assez tôt, et que vous soyez guéri ».

La science n'a pas changé la nature humaine ...

Et, devant le grand homme que vous êtes,

dont la maladie paraît si grave, qui réclame à grands cris un remède nouveau, mais un remède prompt, vous excuserez le campagnard de 1935 de sourire avec beaucoup de sympathie, et de risquer quand même ces vieux clichés, pour apaiser votre souffrance, guérir complètement votre mal mystérieux.

En dépit de ses merveilleuses découvertes, la science n'a pas encore changé la nature humaine.

L'homme de 1935 se trouve avec le même organisme, le même cœur, les mêmes besoins essentiels, les mêmes aspirations que son ancêtre d'il y a plusieurs siècles.

Et, à cet homme, qui n'a rien d'essentiellement nouveau, le meilleur moyen de guérison, est encore la nature. Immuable dans son fonds, elle se renouvelle sans cesse.

Travail, argent, santé, amour, art, religion, ce sont de bien vieux mots, de très vieilles choses.

Souriez, si vous le voulez, tempêtez même. Comme vous ne pourrez certes en être beaucoup plus malade, essayez un peu de ces tisanes.

Et vous serez étonnés de ce qu'elles correspondent encore merveilleusement à l'organisme, à l'âme du grand homme.

Quittant un peu de vos souffrances, vous

prendrez conscience qu'au dedans de vous-mêmes, l'appétit vous revient, vous retrouvez le goût, à votre surprise, pour votre bien-être.

L'aspiration au bonheur, quoique l'on puisse en penser, ne cesse *jamais* d'accompagner l'homme, même le grand homme malade de 1935.

Tous aspirent au bonheur ...

Vous voulez être heureux ... Vous n'hésiterez plus à l'admettre, à le crier, et vous voudrez sans retard assister au grand Banquet du bonheur, alors que je ne puis vous offrir que d'humbles MIETTES.

Voudrez-vous les accepter en toute confiance ? Elles apaiseront vos souffrances les plus cruelles. Elles apporteront à votre vie troublée, plus de chaleur, de courage, de force, de bien-être, d'amour, de soleil.

Une lutte terrible pour votre existence, celle de votre famille vous dégoûte de la vie ? L'effort mal secondé vous épuise ? Autour de vous, tout vous semble rempli d'égoïsme, de brutalité insultante ? Victime de responsabilités qui vous écrasent, vous n'espérez même plus ? L'argent, dieu de la terre, semble vous ignorer ?

Goûtez quand même à ces pauvres Miettes.

Elles vous apporteront l'effet du sel aspiré par le malade privé de connaissance.

On le croit mourant ; ses forces, ses facultés semblent s'éteindre par degrés.

Dès que les senteurs du sel le réveillent, il reprend conscience, retrouve ses forces, une nouvelle énergie, et continue vaillamment sa vie.

La misère chassée de l'existence ...

Qui sait si ces Miettes, lentement absorbées, ne vous apporteront pas une vigueur nouvelle, chassant pour toujours la misère de votre existence ?

Votre cœur vous rend malheureux ? Il est incompris, méconnu, trahi, blessé, dégoûté ?

Laissez ces quelques Miettes vous réchauffer doucement à un nouveau foyer. Elles vous parleront de l'amour des choses ; vous comprendrez sans peine, la franchise de leur langage.

Elles apporteront à votre désir d'aimer, si attirant, si grisant, l'objet de ses rêves. Vous en jouirez suivant vos goûts, sans vains obstacles.

Même si l'amour vous a meurtri, au point de vouloir renoncer à ses banquets ; au souvenir des bons moments qu'il vous a apportés, ne rejetez pas ces humbles miettes.

Jamais rassasiés ...

Vous les goûterez sans remords ; vous leur trouverez un peu l'arôme de ces fleurs fraîches, pleines d'une vie colorée, qui ne semblent demander qu'à se donner, pour apaiser, mieux charmer et enivrer.

Vous n'en serez jamais rassasiés, des miettes ne peuvent qu'aiguiser l'appétit.

Les pains, les gâteaux, les bonbons, les parfums d'aujourd'hui n'ont-ils pas autant de saveur que ceux d'hier et d'il y a dix et vingt ans ?

Ces aliments nature nous réconforteront, même si leur étiquette peut paraître vieillie. Ils ont été composés si bien pour nous, correspondent si pleinement à nos besoins, que seuls ils peuvent nous guérir.

Toujours de meilleures heures ...

Et l'originalité savante du grand homme de 1935 que nous sommes tous, plus ou moins, sera d'assimiler, suivant la profondeur de sa science et la beauté de sa grande âme, cette nourriture, très ancienne si l'on veut.

Seule, elle a pu assurer, quoique nous en

pensions, notre bonheur d'aujourd'hui. Grâce à elle, nous tiendrons à honneur de préparer pour demain et après demain, encore et toujours de MEILLEURES HEURES.

Santé

Bonne santé !

Ce souhait renferme l'une des meilleures miettes de bonheur que chacun puisse cueillir du berceau à la tombe.

Bébé n'est pas malade ? Que la maman réponde : « Non, merci, il se porte très bien », l'on devine le rejeton rempli d'une vie généreuse ; c'est déjà beaucoup de bonheur, et pour l'enfant et pour les parents.

Comme à trente ans ...

L'on complimente l'homme de soixante-dix ans en lui rappelant qu'il paraît bien portant, et, réalisant à peine son âge, il répond de tout son cœur : « Je suis tout comme à trente ans ».

C'est que, de l'enfance à la vieillesse, l'on a bien peu le droit de négliger sa santé.

A trente ans, comme à dix, soixante, même quatre-vingt, autant que possible, il faut être en santé.

Et même si la santé n'est pas parfaite, s'il faut traîner toute une vie quelque infirmité ou quelque maladie quasi incurable, pour son propre bonheur, il faut savoir ne faire que la part indispensable aux organes souffrants.

Les bonnes heures ne pourront être goûtées qu'à la condition de continuer sa vie, d'y achever tout le travail qui puisse nous perfectionner, d'y gagner un peu d'argent et de savoir l'utiliser ; d'ouvrir son cœur pour aimer, d'être charmants pour tous ; d'exprimer en musique, en vers, par le pinceau, un coin de la belle âme, qui, même souffrante, n'en est peut-être que plus captivante.

Les anciens avaient l'habitude d'écrire et d'enseigner que « la santé est le premier des bienfaits ».

Comment expliquer qu'un bienfait si universellement reconnu par l'homme de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges, puisse manquer aussi souvent au bonheur de l'homme du vingtième siècle ?

Tous responsables ...

En dehors d'accidents tout-à-fait imprévus, ne partageons-nous pas tous, dans une certaine mesure, la responsabilité de porter le

désordre dans notre organisme, de le rendre malade ?

A quoi tient-il, que la santé étant si précieuse, l'homme libre aille méconnaître ainsi son bien-être, se préparer volontairement des heures douloureuses qu'il devra subir parfois très longtemps ?

Cela tient d'abord à notre irréflexion, ensuite à notre irréflexion, après, encore et toujours à notre irréflexion.

L'homme qui réfléchit assure la meilleure part de son bonheur. En examinant à nouveau la portée de ses actes, il juge leurs conséquences, il se pénètre de la nécessité et de la possibilité d'obtenir certains résultats heureux.

Notre voyage de la vie ...

Représentons-nous deux types, jeunes, remplis de vie, âgés, disons de vingt ans, qui entreprendraient un voyage de cinquante mille milles avec un auto neuf. Quoique du même âge, faisant un voyage de même durée, roulant tous deux dans une voiture neuve, de marque identique, à marque humaine, ils obtiennent des résultats assez différents.

Suivons d'abord le premier type.

Il a réfléchi que le mécanisme de son auto exige des ménagements, avant de pouvoir filer, sans trop d'usure, à une vitesse considérable.

Pour avoir ainsi réfléchi, il modère d'abord sa vitesse, alimente son auto des meilleures huiles, évite les accidents.

Il parcourt sans difficultés sa longue route et est enchanté de son voyage.

Et retenons que nous sommes tous à un moment ce type de vingt ans.

Nous avons à notre disposition, pour le voyage de la vie, un organisme encore beaucoup plus compliqué que l'automobile.

Si nous voulons réfléchir, nous modérer, nous bien soigner, le voyage peut être enchanteur.

Un trop grand nombre ne ressemblent-ils pas plutôt au second type ? Ne prenant pas le temps de réfléchir, nous le verrons se rendre malheureux.

Ce second type a vingt ans, tout comme le premier. Il entreprend un voyage de même durée avec un auto neuf.

Il sait que cet auto peut rouler vite, quarante, cinquante, soixante-dix milles à l'heure, même davantage.

Ce garçon brûle de faire de la vitesse, l'espace lui pèse.

Il ne gagnera rien à brûler la route, seulement ne lui parlez pas de « dormir » en chemin ; son auto est de trop bonne marque.

Il file à toute vitesse, oublie parfois l'huile, pourvu que l'essence continue à alimenter le moteur.

La voiture endommagée ...

Chacun devine le résultat.

Ce bonhomme a, comme le premier, cinquante mille milles à parcourir ; il n'a que cet auto pour tout son voyage. S'il peut la réparer, et encore, il ne peut la remplacer.

Nous assistons, sans tarder à sa première panne.

Pour avoir filé à pleine vitesse, au lieu de ménager sa voiture, au début, il se voit obligé de remplacer très tôt des pièces importantes. Son auto se ressent constamment de ces premiers dommages.

Il lui faut quand même continuer ainsi son voyage.

Mesurons l'angoisse de tous ses retards, des mille misères qu'il rencontre par sa faute.

En retour de la joie fébrile du départ, alors qu'il filait pendant quelques jours à soixante-dix

milles à l'heure, que d'années complètement gâtées, de rapiéçages pénibles, de BONNES HEURES perdues ?

Et le voyage doit se continuer quand même; la vie n'arrête pas. Elle traîne alors combien de souffrances au lieu de joies réconfortantes ?

Tout l'itinéraire de sa vie était pourtant tracé, avec une proportion de succès que ses amis s'apprêtaient à fêter.

Le malheureux demeure seul à ignorer ces bonnes heures qui lui étaient réservées le long de la route.

Combien péniblement, arrive-t-il à la fin de sa carrière, si même elle n'est pas interrompue brusquement et tragiquement.

Malade, infirme, boiteux, ses semblables lui cachent par pitié, tout ce grand bonheur perdu, perdu par son manque de réflexion.

Plus de trente millions de vibrations ...

Et cette comparaison n'est nullement exagérée. Chacun doit admettre que l'organisme humain est encore beaucoup plus compliqué que le mécanisme de l'automobile. Il ne peut qu'exiger des soins attentifs, une modération prudente, des précautions indispensables.

Avant de terminer notre voyage, pour en tirer les conclusions utiles, arrêtons-nous à penser, que nous avons plus de deux cents os dans le corps, des centaines de muscles, que quelques milliers de glandes de transpiration règlent notre température.

Pour mieux saisir l'importance de laisser notre moteur à son allure normale, rappelons-nous que le cœur humain doit battre plus de trente millions de fois en une année, sans pouvoir s'arrêter un instant, ni la nuit, ni le jour, ni même pendant les pires tempêtes, et ce, au risque d'occasionner la mort.

Aurions-nous tort, en présence de faits aussi incontestables, et qui nous touchent d'aussi près, de conclure qu'un trop grand nombre, par manque de réflexion, ne s'estiment pas à leur juste valeur ?

L'homme apporte une attention calculée à ses affaires, et il fait bien.

L'homme attache beaucoup d'importance à la maison qu'il habite, à son ameublement, et il fait encore bien.

Freins ou indigestion ...

La plupart prennent un soin surprenant de

leur automobile, lui assurent les graisses, les huiles les meilleures, en surveillent de près les moindres détails d'alimentation.

Ils admettent qu'il serait ridicule de peser inconsciemment sur l'accélérateur, ils savent régler la vitesse. Ils veulent des freins en bon ordre pour servir à temps, avant qu'il ne soit trop tard.

Pourquoi l'homme croirait-il qu'il puisse se laisser aller sans dommages, à son appétit de manger ou de boire ? Ne gagnerait-il pas à mesurer sa vitesse, à appliquer les freins avant que l'indigestion ou l'ivresse ne viennent endommager son organisme ?

L'huile brute, les graisses lourdes ou légères importent très peu, aussi longtemps qu'elles demeurent dans leurs bidons.

Pourquoi se renseigner si bien sur leur valeur, leur efficacité, leurs résultats ?

Sinon parce que à la minute où elles sont entrées dans l'automobile, elles peuvent devenir bienfaisantes ou malfaisantes à une voiture dont l'on a intérêt à assurer le bon fonctionnement.

Ainsi il peut sembler ridicule de vouloir mettre de la raison à mesurer un gigot de veau, un rôti de porc, des œufs de poule, des cuisses de poulet.

Dès qu'ils entrent dans l'estomac, comprenons bien que leur importance change totalement, qu'ils peuvent contribuer à assurer une santé robuste, ou à occasionner des indigestions pénibles, des malaises désastreux.

Le bon traitement de l'organisme humain s'apprend tout comme l'entretien d'une automobile.

La crainte du régime ...

Pourquoi consulter ainsi force mécaniciens pour assurer le bon fonctionnement de son auto, et s'intéresser si peu à maintenir son organisme en bon ordre, en bonne santé ?

Le prétexte, plutôt que la raison, n'en est-il pas dans la crainte puérile du régime, de la modération, dans la peur de s'enterrer vivant, en évitant simplement, pendant de longues années, de se rendre malade ?

De sages notions d'hygiène raisonnée demeurent pourtant le moyen le plus sûr de vivre en excellente santé, de mourir même, non avant le temps, mais longtemps après ceux qui préfèrent peser constamment sur l'accélérateur, et filer aveuglement à soixante-dix milles à l'heure, quitte à se blesser, voire même à se tuer à la première courbe.

Conserver le bon ordre dans l'organisme humain, c'est y établir une surveillance, une police, une modération, certaines abstentions.

Travail et délassement ...

Le travail est un élément nécessaire à la santé, l'organisme humain perd dans l'inactivité une vigueur indispensable. Il faut donc s'occuper utilement toute sa vie, fuir la paresse, l'oisiveté, elles nuisent même à la bonne digestion.

Il faut comprendre que le travail, permettant à l'homme de se perfectionner sans cesse, devient l'un de ces éléments de bonheur les plus utiles, les plus enviables.

Ce travail indispensable à une bonne santé, devra laisser une part raisonnable au délassement, permettre quelques heures de repos, pour remplir ses poumons d'air pur.

L'organisme humain en vit. N'allons pas nous enfermer indéfiniment dans nos maisons closes et nous priver de l'aliment le plus riche, le plus utile à notre santé.

Sports ...

Les sports nous apportent une manière

agréable de nous remplir les poumons d'air, faisons leur une place raisonnable.

Marche, golf, tennis, cricket, football, base-ball, crosse, hockey, boulingrin, quantité d'autres, chacun contribue à détendre les muscles, à développer l'organisme, à le maintenir en bon ordre, en autant que nous nous livrons à ces sports dans des limites raisonnables.

Cartes ...

Les cartes sont devenues pour un grand nombre, le passe-temps favori.

Le jeu de cartes avec enjeu, provoque une tension nerveuse, une fatigue, nombre de malentendus, au point qu'il importe de raisonner cette passion du jeu qui joue parfois de très mauvais tours.

Miser de l'argent aux cartes avec des relations de hasard n'est pas un sport, mais une spéculation des plus risquée ; même les plus chanceux y font finalement faillite.

Jouer avec des amis peut être différent. Si l'enjeu est peu considérable, la partie de cartes demeure divertissante, entraîne peu de fatigue, offre parfois beaucoup d'agrément, suivant les goûts et l'intérêt que l'on y porte.

Si l'enjeu est considérable, fût-ce entre camarades, impossible d'y rencontrer la moindre Miette de Bonheur.

Si l'on a perdu, quel intérêt raisonnable trouvera-t-on à perdre pendant une soirée ou deux, autant d'argent que bon nombre en peuvent gagner pendant plusieurs mois et même une année de travail ?

L'on oublierait que s'il faut gagner de l'argent pour être heureux, l'on doit aussi savoir le conserver, l'économiser, s'en servir pour le bien-être de ses semblables.

L'on ne risquera donc jamais beaucoup d'argent sur une carte, même si des camarades, parfois quelconques peuvent en bénéficier.

La plupart jouent au-dessus de leurs moyens, se fatiguent, s'épuisent. Le bonheur ne comporte jamais de tels risques, une chance aussi aléatoire, sans aucun avantage sérieux.

Même si l'on a gagné, ce qui ne peut toujours arriver, pourra-t-on se réjouir sincèrement d'arracher ainsi l'argent de ses amis, de les voir peinés, désappointés de leurs pertes, s'ils sont de véritables amis, mieux que des connaissances d'occasion que l'on cherche à exploiter, en y mettant des formes, sous le couvert de la camaraderie.

Le sport, quelqu'il soit est la deuxième vitesse de l'auto. Il peut concourir à refaire les forces, il ne doit pas les épuiser. Si l'auto marche trop longtemps en deuxième vitesse, elle risque d'user son mécanisme, la voiture sera en mauvais ordre, le voyage sera désagréable.

Pourquoi noyer le moteur ...

Il faut aussi manger, au moins quelques fois par jour, moins cependant que la plupart ne pensent ; non par plaisir de suivre un régime, mais plutôt pour éviter le régime de privations que chacun craint tant.

L'homme doit alimenter son organisme raisonnablement. Essayons de noyer le moteur de notre auto, ce moteur ne saurait écouter nos caprices et absorber longtemps un surplus d'essence, sans bloquer.

Il en est tout simplement ainsi de l'organisme humain. Nous ne pouvons le remplir à déborder, sans discernement, et escompter qu'il va digérer le tout sans malaise.

L'équilibre s'établit suivant les occupations.

Si le travail est manuel, offre beaucoup d'exercice au grand air, le régime d'alimentation compte moins. L'organisme, en pleine activité,

pourra absorber facilement la nourriture.

Si le travail est sédentaire, pour l'homme d'affaires, le professionnel, l'homme de bureau, la modération s'impose.

Le médecin de famille ...

Tous devraient mettre beaucoup plus à contribution la science de leur médecin de famille.

Celui-ci se ferait un devoir de bien renseigner ses clients sur les conditions d'une saine alimentation.

Les mortels logiques et réfléchis que nous sommes, réclament généralement à grands cris le médecin pour guérir leurs maladies, réparer leurs sottises ; il serait assez souvent facile de prévenir les unes, d'éviter les autres en complétant nos informations sur une alimentation bien ordonnée.

Programme d'alimentation ...

L'on pourra peut-être adopter l'un de ces deux programmes d'alimentation entre plusieurs autres :

PETIT DÉJEUNER, avant huit heures, fruits nature, œufs crus ou cuits au goût, fromage, café

ou lait. Ce déjeuner suppose un peu d'exercice durant la matinée.

Le MIDI ; repas de poisson avec dessert, thé ou lait. Ou repas aux légumes. Ou encore, une soupe, un dessert, thé ou lait. Pas de viande.

Le SOIR, plat de viande au choix, dessert, thé ou café, fruits nature ou confits.

L'on peut intervertir les programmes du midi et du soir, si la soirée doit se prolonger et comporter plus d'exercice que l'après-midi.

Ne rien manger entre les repas, quelques bonbons légers sont tolérés, les chocolats, moins; ils peuvent tenir lieu d'un repas, s'ils sont pris en quantité.

Le coup d'appétit ...

Le coup d'appétit, cocktail ou bière, suivant le goût, un ou deux verres de vin au repas, un cognac dans le café, ne font qu'accroître l'appétit et la bonne humeur. Elle apporte sa part de bonnes heures. Durant la soirée, environ deux heures après le repas, l'on peut se reprendre.

Il faut se garder de ne jamais chavirer. Ce serait triste et ridicule.

Triste, parce que, sauf de rares intimes, et encore, personne ne pardonnera jamais totalement

une ivresse même accidentelle.

Il faut savoir mesurer son verre tout comme son assiette, même davantage. Il faut arrêter AVANT, ne jamais se laisser entraîner par les copains qui nous bravent, doutent de nos capacités.

Ces mêmes copains font ensuite, trop souvent, à leurs prétendus amis, une réputation de noceurs, même d'ivrognes.

Ce serait ridicule. Autant vaut mettre le feu sciemment à ses habits, à son automobile, à sa maison, à toute sa personne, même à sa famille.

Entre le vin et l'eau ...

Il est si facile d'éviter de s'enivrer. Si l'eau était aussi rare que le vin et le vin aussi commun que l'eau, chacun comprendrait toutes les ivresses. Il en coûterait si cher pour diminuer la force du vin que bien peu pourraient s'y résoudre.

Comme c'est un peu tout le contraire qui se présente, il suffit que chacun veuille diluer avec de l'eau.

Il faut simplement vouloir se contrôler, comme il faut bien constamment contrôler son auto, si l'on ne veut pas filer dans le fossé, et occasionner certains accidents, qui pour être

imprévus peuvent demeurer irréparables.

Il faut savoir mesurer le vin comme l'essence, boire surtout beaucoup d'eau.

Lorsqu'on a vécu assez longtemps en contact fréquent avec des contemporains de races, de classes, de milieux variés, l'on doit forcément constater que la nature humaine est la même chez tous, que le vin a été apporté pour réjouir le cœur de l'homme, fût-il prohibitionniste.

Il est donc impossible d'écrire alors sincèrement : « Si vous voulez goûter aux humbles miettes de bonheur qu'une vie normale peut offrir, ne touchez jamais à un verre de vin, de bière, même d'alcool ».

Combien, et non complètement à tort, croient plutôt trouver au fond d'un de ces verres, quelques-unes de ces bonnes heures et non des moins appréciées. Pourraient-ils méconnaître qu'avec plus de joie au cœur, les troubles ont paru moins lourds, les tracas plus légers, la tâche plus facile, la vie plus agréable ?

Ceux-là voudront plutôt ménager ces bons moments, pour en jouir plus longtemps et sans danger.

Ils n'auront qu'à boire avec contrôle, comme ils savent déjà manger, jouer, courir et s'arrêter.

La fumée s'élève ...

Les bonnes heures que nous cherchons à cueillir ne proviennent pas que des strictes nécessités de la vie.

Le parfum n'est pas essentiel à l'existence humaine, pas plus que l'arôme des fleurs. Qui niera que les deux soient agréables, puissent suppléer avec avantage à tant de laideurs qui nous entourent ?

L'arôme du tabac n'est nullement à craindre, encore qu'il ne soit pas indispensable, que sa fumée s'élève de la pipe bourgeoise, du cigare aristocratique ou de la populaire cigarette.

Est-il à peine besoin de souligner que la cigarette, si gentille à griller, acceptée aussi facilement que le verre de vin, demeure dangereuse chez les jeunes ? Ils s'évitent une foule d'ennuis de toutes sortes, en opposant, jusqu'à au moins vingt ans, une barrière absolue à l'alcool et aux cigarettes. Leur organisme n'est pas jusqu'alors suffisamment formé. Parents et amis doivent savoir juger le tort considérable que tout excès peut causer au système nerveux des jeunes.

S'ils ont le grand bonheur d'être nés et d'avoir grandi en bonne santé, qu'ils n'aillent pas gâter leur organisme, risquer de traîner toute une

vie, une voiture endommagée, sous le prétexte ridicule de faire plaisir à un copain ou d'afficher une fausse crânerie.

L'irréflexion est regrettable, lorsqu'elle occasionne la mort du jeune homme, renversé dans le fossé, parce qu'il roulait à pleine vitesse. Elle n'est pas plus excusable, lorsqu'il compromet sa santé, son avenir, celui de sa famille, son bonheur, celui de tous ceux qui l'entourent, en voulant traverser trop jeune, une rue dont il ne connaît pas assez les dangers.

Qu'il sache attendre. Il n'en sera que plus heureux. Pour avoir modéré ses désirs deux ou trois ans peut-être, il rencontrera de meilleures heures pendant quarante et cinquante ans.

Carosserie propre, attrayante ...

Et notre organisme étant en bon ordre, il ne faut jamais perdre de vue que le constable ne peut laisser tout faire, sans conduire tout le monde à la tuerie.

Il faut à chacun, dans la police de sa vie, tout comme chez la police qui nous arrête au coin des rues, du tact, de la mesure, de la modération.

Nos efforts ne devront pas être moindres pour soigner notre extérieur.

La brillante automobile dont le moteur serait en mauvais ordre, risquerait d'être bien peu appréciée.

Mais si le moteur est en bon ordre, chacun tiendra à ce que la carosserie soit propre et attrayante.

Le record de la distinction ...

La propreté, la distinction ne coûtent pas d'argent, elles demeurent à la portée des pauvres comme des riches.

Nous sommes de famille obscure, notre père n'a aucun titre, nous devons gagner notre vie comme mille autres. Nous voudrions nous distinguer ?

Tous les records paraissent obtenus, il ne nous en reste aucun à conquérir. Nous demeurerons donc obscurs, ignorés, avec un petit salaire, une petite vie, de petites ambitions ...

Nous aurions tort, il nous reste un moyen, il éclipsera nombre de records. Soyons toujours propres, toujours distingués.

Nous serons surpris d'en rencontrer relativement peu qui voudront nous imiter. C'est que pour y arriver, il faut faire un effort, se vaincre ; et la masse ne fera pas l'effort, elle demeure pares-

seuse. Nous ferons cet effort.

La propreté relève l'homme ; la distinction donne une auréole de respect qui est simplement la récompense de l'effort, apporté pour la conquérir.

Nous sommes distingués, nous sortons de l'obscurité, du rang des inconnus, car nous sommes déjà remarqués, nous devenons quelqu'un, marqué au sceau d'un caractère, nous en avons laissé dans l'ombre des milliers qui ne veulent pas s'astreindre à l'être.

Ils préfèrent suivre la foule, ne se priver pour personne. Ils fuient à peu près toute retenue, ne connaissent aucune gêne. Ils ne soignent même pas leur langage.

Tout devient bon pour eux. Ils oublient que ne se gênant à peu près jamais, ils gênent assez souvent les autres.

Il nous en coûtera davantage pour obtenir la distinction, devenir de l'élite.

Nous serons largement compensés de cet effort. Nos bonnes manières, notre distinction nous serviront d'introduction là où notre rang, notre profession, notre fortune ne nous auraient pas permis d'atteindre.

L'éducation, qui nous amène à nous priver raisonnablement pour les autres nous ouvrira

bien des cœurs, nous permettra d'en conserver la chaude sympathie.

Modération et effort ...

Nous ferons donc en sorte de souffrir le moins possible par notre corps, ce sera déjà beaucoup. Nous verrons à ce que notre organisme bien entretenu, nous procure longtemps les plaisirs légitimes de la table, des sports, ce sera encore mieux.

Nous retenant aux limites où nous commencerions à gêner les autres, nous pousserons notre éducation jusqu'à la délicatesse des manières, à une distinction achevée.

Notre bonne santé remplira ainsi son rôle d'élément véritable de bonheur.

Et nous retiendrons, à chaque étape de notre voyage, que cette bonne santé, si justement souhaitée par tous, ne dépend la plupart du temps que de notre bonne volonté, mise au service d'une modération et d'efforts qui dépendent encore de nous.

Vivre heureux, physiquement, goûter ces première Miettes de Bonheur, ce sera d'abord LE VOULOIR ...

Amour

POURQUOI AIMER ?

Montréal, 6 octobre 1914

Georges à Henri :

Merci de tes vœux de bonne fête.

Trente-six ans dans deux jours. J'aurai grandement besoin de tes aimables souhaits, surtout lorsque, dans quelques semaines, j'aurai brisé avec mes habitudes, ma vie à moi, pour entrer dans le conjungo.

Le tas de préjugés du vieux garçon ...

Mon mariage t'intrigue. A plusieurs centaines de milles de distance, tu regrettes de ne pouvoir « connaître la fée qui a pu arracher le terrible vieux garçon à son tas de préjugés ... »

« Dans les deux pages que tu ne manqueras pas de m'expédier comme d'habitude, m'écris-tu, essaye d'éclaircir un peu le mystère ».

Merci de me rappeler l'habitude d'expédition dont tu me trouveras peut-être malheureusement guéri.

Quant au mystère, il doit présenter plus de complications pour moi que pour toi, père de cinq beaux enfants.

Ma confession piquerait ta curiosité ?

Je te la livre tout naïvement, en retour des vingt-trois ans d'amitié que tu as bien voulu m'accorder en dépit de mon caractère atroce.

Je le réalise mieux aujourd'hui, mais tu as dû constater depuis longtemps, que, sans avoir le cœur mauvais, il était bien fermé, complètement à l'abri de toute sentimentalité.

A quoi bon aimer ?

A quoi bon aimer ? Pourquoi se fatiguer pour les autres, leur donner plus que le convenable, l'indispensable, lorsqu'ils s'occupent si peu de notre sort.

Les ingratitudes s'étalaient constamment sous mes yeux. Et jusqu'à ces derniers temps, j'ai pensé bien simplement : la vie nous apporte un lot suffisant de soucis, de misères inévitables. Pourquoi se tourmenterait-on à s'en créer davantage, en courant après ce papillon qui a

nom l'amour ?

Tu riais, il y a déjà près de dix ans, de ma théorie, d'adopter un ou deux enfants, que je tenterais d'élever, tout comme un père ?

J'avais horreur de la femme enjoleuse, trompeuse, traîtresse, paresseuse. Tout semblait me convaincre que ma mère était une des dernières femmes admirables que j'aie pu connaître. Je savais cependant la détresse de tous ces orphelins.

J'en ai ainsi adopté deux qui achèvent leurs études classiques, à qui j'ai pu rendre quelques services. Il me semble ne les avoir jamais véritablement aimés.

Tu riras peut-être encore de ma sauvagerie. Ils étaient si reconnaissants, si démonstratifs à mon endroit, qu'ils me rappelaient une foule de traîtres côtoyés le long de ma vie, reconnaissants, démonstratifs uniquement par intérêt. Je souffrais ainsi de leur sympathie.

Mystère ...

Quand je t'écris que j'aime profondément ma fiancée, tu peux assez bien me répondre : mystère.

Ce drame m'a paru pourtant assez simple, je te le résume.

Il y a près de dix-huit mois, nous nous attardons un soir à travailler à l'établissement où tu me sais employé depuis une douzaine d'années. Ces détails te diront à quel point certains hasards paraissent simplement sots, tant ils tiennent à des circonstances insignifiantes.

Pure escroquerie intelligente ...

Il pleut à renverser le ciel. En fermant les portes, je rencontre une jeune employée, quasi inconnue jusque-là. Je l'ai à peine entrevue au passage. Elle s'excuse de me retarder, pour attendre son tramway.

Elle est vêtue si légèrement que, par simple humanité, tu peux m'en croire, je lui offre ma voiture. Sans empressement, elle accepte.

J'ai fait d'avance mon sacrifice des flèches qu'elle tentera de lancer à mes habitudes, à mes goûts, à mes apparences de jeunesse, tout cela pour aboutir comme toujours, à de nouvelles rencontres, puis à la tentative finale de ... pure escroquerie.

J'en avais déjà la nausée, tu peux m'en croire ; comme il me fallait être humain, je devais la souffrir jusque chez elle.

Mes craintes sont inutiles. Sa conversation

est des plus au point, sur certaines entreprises récentes de la maison. Aucune indiscrétion même, aucun commérage. Seules des considérations d'un intérêt réel.

Je me crois transporté dans un des rares salons, où j'ai quelquefois rencontré certaines dames d'une culture achevée.

La route me paraît courte. Je suis remercié sans insistance. Je conserve l'impression d'avoir rencontré une personne intelligente.

Le lendemain, je complète certains renseignements, elle est depuis peu à l'établissement où son emploi est temporaire.

Trouver mari, avec l'encombrement qui suit ...

Les mois suivant, en entrant au parloir visiter mes protégés, je suis désagréablement surpris d'y rencontrer mon Intelligence.

Je flaire déjà une méthode nouvelle. Pour vouloir enjôler avec plus de dignité apparente, elle n'en vaut guère mieux, quant au résultat final, de trouver enfin le mari, et pour ce dernier, avec tout l'encombrement qui s'en suit.

Lorsque les enfants s'empressent à ma rencontre, elle m'apparaît bouleversée. Je suis tenté

de croire à sa sincérité, à moins qu'elle ne soit artiste consommée.

Les enfants me présentent vite une cousine d'un de leurs compagnons amis. Ils paraissent heureux de la revoir. La cousine désire s'effacer.

Je m'y oppose par politesse, sans trop insister, anxieux de juger de l'effet. A ma grande surprise, la cousine s'esquive, prétextant gentiment qu'elle se reprendrait sur semaine.

Déplaire ...

Mon impression change totalement, si totalement que je me surprends à regretter son départ, ma gaucherie.

Au lieu de toujours penser, comme elle me déplait, je songe maintenant que je ne dois pas lui plaire, et je m'en trouve mille raisons.

Je dois être d'apparence souverainement désagréable. On doit lire dans ma figure que je n'aime pas, que je ne veux pas aimer, que je suis même encore à me demander pourquoi l'on devrait aimer ?

L'on peut me trouver convenable, correct, rien de plus. Et l'on a raison.

Je n'ai jamais aimé personne, sauf peut-être ma mère, je me rappelle encore avec émotion, ses

soins, sa patience, sa bonté.

Mon père n'a voulu faire que son devoir à mon endroit, j'ai fait le mien, nous sommes quittes.

Mon frère, ma sœur ont toujours été sottement jaloux de mon instruction, de ma situation. Ils furent durs pour mes parents. Ils refusèrent de les aider dans leur vieillesse. Je dus porter tout le fardeau.

J'ai quand même payé les études de mon frère, de ma sœur. Je les ai aidés à trouver des emplois convenables, je ne leur dois plus rien.

Pourquoi persister à leur être dévoué ? Pour essuyer plus de jalousie, de sottes injures ?

L'amour ne serait-il qu'une exploitation?

Je rencontre tant de gens qui ne prennent des airs affectueux, n'amorcent des conversations engageantes, que pour recevoir en retour quelques services personnels. L'amour ne serait-il qu'une exploitation ? Alors je m'en garde, et j'ai raison.

L'amour ne serait-il alors qu'une frivolité, un amusement comme mille autres ?

J'ai encore le droit de le trouver trop onéreux pour en charger mes épaules.

J'avais lu assez souvent, sans encore y rien

comprendre : pour aimer, il faut d'abord connaître, l'amour suit la connaissance.

Vérité d'ordre philosophique, je la croyais totalement d'un autre âge.

Ce qu'est l'amour ...

J'ai assez souvent, et à dessein, rencontré cette Thérèse mystérieuse. Nous avons longuement causé.

J'avais encore lu, sans trop comprendre : la bouche parle naturellement de l'abondance du cœur.

Je me suis surpris un jour à dire à cette femme, moi qui avais fui toutes les autres : « Je ne voudrais pas vous encombrer. Je m'explique que la compagnie d'un jeune vieillard de mon espèce soit peu intéressante. Croyez que je ne vous en voudrai nullement, si vous m'évitez d'abuser de votre indulgence ».

J'avais parlé tout gauchement, comme tu peux juger. Je ne prévoyais aucune réponse précise. Je me sentais incliné, sans trop le vouloir, et je me réjouissais encore de n'avancer qu'à reculons. Histoire de ne point rompre avec mes vieilles habitudes, j'espérais aboutir à une nouvelle désillusion.

J'entends encore Thérèse me répondre si lentement, qu'elle semblait comme panser une blessure :

« Nous avons tant de raisons communes de ne point parler d'encombrement, que vous ne m'en voudrez pas d'oublier simplement cet hommage rendu à mon passé autant qu'au vôtre.

« Vous devez constater chaque jour davantage que le jeune vieillard n'a qu'à vouloir oublier une vieillesse qui peut retarder beaucoup, pour intéresser mieux que nombre de jeunes.

« Votre dernier mot ne vous rend pas justice, si vous saviez comme je vous connais trop bien, pour ne jamais craindre que vous abusiez ».

Et Thérèse continua :

« Vous ne m'en voudrez pas de cette réponse un peu longue. Vous m'avez jusqu'ici tant parlé de tout le monde, d'un peu de tout, si peu de vous-même, j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas que je vous parle un peu de vous ».

Le don de soi ...

Ne me demande pas ma réponse, je me croyais littéralement dans un autre monde. Quelqu'un s'occupait de moi, s'employait à me comprendre, à m'apprécier sans trop d'enflure,

avec une sincérité qui m'attendrissait pour la première fois.

Beaucoup plus tard, je confessai à Thérèse : « J'ai toujours cru que le meilleur lot de l'homme était de vivre autant que possible de froide raison, même loin de la femme, puisqu'elle se laisse plutôt guider par la chaleur du cœur.

« Je vous sais assez généreuse pour me le pardonner, je n'ai jamais pu découvrir aucune raison sérieuse à l'amour, et je crains fort que votre opinion ressemble à la mienne ».

« Voulez-vous que nous admettions, reprit Thérèse, que le jeu de l'amour, flirt, aventure n'est qu'un vilain truchement de l'amour.

« L'amour est bien simplement le don de soi.

« Nous n'aimons pas, nous restons en nous-mêmes, nous vivons pour nous-mêmes.

« Notre activité matérielle peut nous apporter quelques biens, ils ne servent qu'à nous.

« La science même ne nous plaît qu'en autant qu'elle peut strictement nous servir, toujours nous.

« Notre vie se dépense entière, à notre bénéfice. En retour, tout demeure en place, rien ne s'y ajoute, ne s'en prolonge.

« N'est-ce pas un peu l'automobile placée sur quatre billots ?

« Que le moteur et les roues marchent, l'essence, l'huile se dépenseront, tout le mécanisme s'usera, sans aucun bénéfice, sauf d'avoir roulé dans le vide.

« Notre corps, une fois mort, ne prendra que quelques pieds d'espace. Rien ne survivra de la nourriture qu'il aura absorbée, des plaisirs qu'il aura connus, pas même un souvenir, s'il n'a vécu strictement que pour lui.

Comment l'amour éclaire, réchauffe ...

« Avec l'amour, vous donnez quelque chose de vous-mêmes, et ce don devient un prolongement de votre personnalité.

« Vous revivez dans les êtres que vous aimez. Votre activité n'est plus isolée, vous vivez avec eux, pour eux.

« Vous ajoutez à ce qui leur manque, et vous êtes surpris que cet amour devienne une lumière, éclairant votre vie d'une nouvelle lueur, vous réchauffant tout comme un grand soleil.

« De l'homme qui vivait exclusivement pour lui, émane maintenant toute une floraison d'œuvres bienfaisantes. Il vit et se plaît à vivre pour les autres.

« Son plaisir n'est pas tant d'en recevoir

reconnaissance et remerciements, il est déjà complet de se donner.

« Il ressent que son âme se multiplie, se grandit en s'extériorisant. Il éprouve un nouveau bonheur à créer plus de vie autour de lui, son besoin inné d'aimer est satisfait dans une certaine mesure, et il en est plus heureux.

« Nous mangeons, nous dormons, nous en avons besoin, la nature nous le commande. Et nous sommes plus heureux de bien manger, de bien dormir.

« Pourquoi aimer ?

« C'est tout simplement le plus doux des besoins de notre âme.

« Aucune créature humaine ne peut être complète sans lui. Aucune ne saurait être heureuse, si elle se soustrait totalement à ce qui constitue la Lumière, le Soleil de sa vie ».

Charmes de l'amour ...

Mon cher Henri, j'ai enfin compris, comme un peu tout le monde, quoique beaucoup plus tard, que la vie égoïste, qui fuit même les joies, pour s'éviter des peines, nous laisse ignorer de bien bonnes heures.

Pendant trop longtemps, et pour mon mal-

heur, j'ai vainement refoulé les appels de l'amour.

Ces vers de Milton que je trouvais enfantins, m'apparaissent aujourd'hui remplis d'un réalisme combien doux à vivre :

« Lorsque je cause avec toi, j'oublie le temps,
Les saisons et leurs changements, toutes plaisent également.
Doux est le souffle de l'aurore, et doux est son lever,
Au chant ravissant des oiseaux matineux ; agréable est le
[soleil,
Lorsqu'il commence à répandre sur cette terre délicieuse,
Ses rayons éblouissants sur les herbes, les arbres, les fruits
[et les fleurs
Etincelants de rosée ; la terre fertile est embaumée
Après de douces ondées, et douce est l'approche
Du soir paisible et charmant, puis vient la nuit silencieuse
Avec son oiseau à l'air grave et cette belle lune
Entourée des pierreries du ciel, son cortège d'étoiles ;
Mais ni le souffle de l'aurore lorsqu'il s'élève
Avec le chant ravissant des oiseaux matineux, ni le lever
[du soleil
Sur cette terre délicieuse, ni les herbes, ni les fruits ni les
[fleurs
Etincelants de rosée, ni les parfums après les ondées,
Et le soir paisible et charmant, ni la nuit silencieuse
Avec son oiseau à l'air grave, ni les promenades au clair
[de lune
Ou à la lueur scintillante des étoiles, rien n'est doux sans
[toi ».

Mon cher Henri, si tu ne connais pas encore

la fée, tu peux la deviner.

Tu m'excuseras mieux d'avoir raconté un peu longuement pourquoi j'ai pu aimer, sachant par expérience, le plaisir que j'ai pu éprouver à revivre ces heures.

Thérèse me dit parfois que SAVOIR AIMER exige toute une continuité d'efforts, de sacrifices mêmes.

Serait-ce un autre mystère ?

Tu pardonneras à ma naïveté de nouvel amoureux de les livrer à ta vieille expérience, et d'espérer que tu veuilles nous aider, Thérèse et moi à les deviner.

Toujours à toi,

GEORGES

Amour

SAVOIR AIMER

Chicago, avril 1915

Henri à Georges,

Tu laisses assez difficilement tes idées de célibataire endurci.

Tu me parais connaître assez intimement les charmes de l'amour. Le don de soi, les causeries à deux, l'oubli même du temps te découvrent des talents d'amoureux dont je deviens presque jaloux.

Tu insistes, sur ce que tu serais tenté d'appeler la technique de l'amour, et tu croirais qu'après des années et des années de mariage, l'art d'aimer n'a plus de secrets.

Heureux mari, je te souhaite de toujours demeurer jeune, de vouloir constamment conquérir.

L'amour se conquiert ...

Ta Thérèse doit tellement t'aimer dans cette

allure de conquérant même un peu revêche.

Tu l'as déjà expérimenté, l'amour se conquiert. L'amour s'augmente. Souhaite de ne jamais éprouver qu'il se perd aussi, même s'il paraît qu'il peut se reprendre.

L'amour se conquiert. Tu n'en peux trouver de meilleur exemple que toi-même. Tu avouais candidement ne rien comprendre aux données philosophiques de la connaissance qui doit précéder l'amour. Tu les as expérimentées, c'est infiniment mieux.

Tu l'as donc vécu pleinement : Impossible d'aimer, ce que l'on ne connaît point, même Thérèse, que tu désirais probablement de toute ton âme.

Il te fallait rencontrer ta Thérèse, la voir, l'entendre, lui parler, apercevoir son sourire, sa distinction, sa bonté, la surprendre à s'occuper de toi, le vieil égoïste.

L'on ne peut aimer profondément ce que l'on connaît peu.

Tu rencontras assez souvent ta Thérèse. Tout t'attira chez elle. Dès sa première rencontre elle te plût. Comme ton drame était facile à suivre, à deviner. Elle occupa de plus en plus tes loisirs, elle s'empara même de tes pensées.

Nous vivons ainsi le mot du Créateur présen-

tant la première Thérèse au premier Georges : Faisons lui une compagne.

Et Thérèse t'accompagna ainsi partout, avant de te suivre dans ta vie.

Comme tu sus raconter son mot si vrai, si profond : l'amour est le don de soi.

Connaître d'abord, puis aimer, se donner, pour avoir retardé, tu as fait de magnifiques débuts.

L'amour s'augmente ...

Au don de soi, qui consomme l'amour, demeure une condition très simple, si simple qu'elle nous surprend, même si elle demeure indispensable.

Ce don de soi doit être reçu.

La semence jetée en terre, arrosée, cultivée, donne naissance aux arbres géants, comme au blé qui nourrit les humains.

Mais la terre est aussi nécessaire que la semence. La semence seule ne peut produire ni arbres, ni blé.

Le don doit ainsi être reçu. L'on constate les attentions, la sympathie de l'être aimé. L'on juge, sans trop s'en rendre compte sa capacité de recevoir. L'amour provoque l'amour.

Lumière, soleil de notre vie, je ne fais que te répéter, mon cher Georges, l'amour vaut qu'on le recherche avec patience, tenacité.

Il vaut qu'on l'attende, sans cesser de le rechercher.

Il vaut qu'on ne cesse de l'augmenter, car l'amour s'augmente.

On a conquis l'amour en offrant de soi-même ce que l'on a de meilleur. Nous avons charmé par une personnalité rendue attrayante par la distinction, une amabilité soutenue.

Nous avons intéressé par une intelligence éveillée. Nous nous sommes rapprochés par la chaleur de nos cœurs qui s'attachaient à nous faire plaisir, à s'occuper l'un de l'autre, à causer de ces joies intimes qui ne s'oublient pas.

L'amour est conquis, et la vie continue.

L'amour ne peut s'arrêter, il augmentera, il se raffermira ou il déclinera et risquera de se perdre.

Comment accroître l'amour ? L'amour est à base de don et à base de vie. Que le don se continue, toujours vivant, sans paresse, sans préjugés qui immobilisent et trouvent des fausses retraites et l'amour grandit.

Entre épouses, mères et poupées ...

La personnalité d'une jeune femme, puis d'une jeune mère est encore plus attrayante que celle d'une fiancée.

Pour la conserver, il ne faut pas de laisser-aller.

La tâche maternelle a ses exigences, n'est-ce pas chasser l'amour que d'y chercher une nonchalance qui gâte tout par simple paresse ?

Les mères vaillantes et énergiques conservent l'admiration, augmentent l'amour.

Les poupées, effrayées des charges de la maternité soulèvent une lente apathie qui prépare souvent un éloignement malheureux.

Du fiancé distingué au mari rustaud ...

L'homme obéit aux mêmes lois de vie, d'activité, de don de soi.

Le fiancé a apporté un certain chic dans sa tenue, dans ses manières, quelque distinction. On ne peut le retrouver mari rustaud, grossier, brutal, sans qu'il ait chassé l'amour.

Les fiancés paraissent se désirer loyalement, et amoureusement en se traitant avec bienveillance, douceur, générosité, attention.

Il leur faut savoir apprécier suffisamment par la suite ce qu'ils font l'un pour l'autre, pour se traiter encore mieux, du moins tout aussi bien.

La clef de l'amour, l'effort ...

Voudrions-nous une synthèse, une technique plus simple de l'amour ?

Chercherions-nous comme une clef quelconque, capable d'en ouvrir les trésors, de les accroître, de les diminuer, de les fermer même, surveillons l'effort, il semble le maître véritable de l'amour.

Effort dans l'attrait de la fiancée, dans ses tentatives pour être agréables dans ses manières, dans ses conversations ;

Effort dans l'amabilité du jeune homme, dans ses attentions, dans ses démarches, dans sa tenue;

Effort chez la jeune femme qui oubliera le tracas de son intérieur, pour s'intéresser au travail de son mari, préparer certaines distractions, rendre le foyer agréable ;

Effort chez l'homme qui laissera ses inquiétudes à la porte de son foyer, en ennuiera les siens le moins possible, prendra part à leurs joies, cherchera à les augmenter, demeurera le véritable père, le plus amoureux des amants.

L'amour se perd ...

Et songeant à cet effort incessant qu'exige l'amour, l'on est moins surpris que l'égoïsme d'un grand nombre s'y refuse.

Très souvent, sans même s'en rendre trop compte, l'on peut laisser fuir l'amour ; car l'amour se perd :

La petite fente dans l'intérieur du luth
Qui, peu à peu, rendra l'instrument muet
Et, grandissant toujours, lentement, le fera taire
[tout à fait. — (TENNYSON)

Encore ne faudra-t-il pas briser le luth au premier son discordant, et croire que l'instrument ne vaut plus rien, parce qu'une des cordes a un peu trop de jeu. Il y a des clefs pour ramener les cordes au diapason. Il doit s'agir de s'en servir avec adresse, et l'instrument doit revenir ... comme neuf, peut-être meilleur.

L'amour se reprend ...

Même si nous venons à le perdre, l'on nous indique deux moyens pour reprendre l'amour : l'oubli et l'effort. Il paraîtrait que la recette, mille fois essayée a fait ses preuves.

L'oubli, qu'il faudrait respecter à la fois et à l'extérieur, et à l'intérieur.

L'oubli extérieur consisterait à ne plus parler du passé désagréable, à ne pas le renouveler, évidemment.

S'il n'est pas toujours possible de savoir quoi dire, il paraîtrait toujours possible de ne rien dire. Aucun éclaircissement, aucune explication. Tout le temps qui reste, serait mieux dépensé en efforts pour être agréables, sympathiques, joyeux, attirants.

L'oubli intérieur, jusque dans la pensée. Chasser les souvenirs amers, se rappeler les meilleurs jours, anciens et nouveaux, oublier les autres.

Et l'effort se continuant, l'amour peut ainsi revenir. D'abord parce que l'on a besoin d'aimer. Ayant besoin de se donner, l'on a un égal besoin de quelqu'un qui sache recevoir.

Que choisira-t-on ?

La colère contre le luth qui s'est brisé et joue à faux ?

Ou la patience qui peut ramener le luth au diapason, en tirer encore de ces harmonies qui apaisent l'âme, réchauffent le cœur, semblent ajouter à la vie tant de charmes et de réel bonheur?

La patience, l'effort vaudront évidemment mieux.

Reconquérir l'amour, lui retrouver chaque jour une chaleur nouvelle. Qu'il en vienne encore à décliner, même à se perdre, il faudra chercher à le reprendre.

Il vaut mieux avoir aimé ...

Foyer de chaleur, de force, de lumière pour l'homme, l'amour demeure si bien source de vie qu'il lui survit.

Sur une tombe, Tennyson a pu écrire :

Il vaut mieux avoir aimé et avoir perdu ce qu'on [aimait
Que de n'avoir jamais aimé.

Avec mes meilleures amitiés,

HENRI

Amour

NOUVEL AMOUR

Chicago, septembre 1934

Rita à Thérèse,

Cette lettre te surprendra probablement beaucoup, j'ai longtemps hésité avant de te l'écrire.

Le courage de tout dire ...

Même si vous n'avez eu aucune nouvelle de nous depuis quelques années, tu demeures la seule amie à qui je puis avoir le courage de tout dire, et qui aura, j'en suis certaine, assez de sympathie pour me comprendre et me répondre.

Je voudrais te présenter tous les faits sans passion, tu les jugeras.

Lors de certains voyages ici, tu te rappelles probablement les réticences d'Henri à sortir avec nous.

Tu n'as peut-être pas oublié ses prétextes habiles ; lectures importantes, se confinant à

quelques revues et journaux insignifiants qui l'endormaient.

Tu te rappelles peut-être mon entêtement à soutenir que la part de bonheur ne doit pas être moindre pour les femmes que pour les hommes.

Je résistai pendant quinze ans ...

Pendant quinze ans, je laissai tout faire. Je dus sortir seule combien souvent ?

Je reçus combien de propositions engageantes, je refusai toujours et complètement.

Henri s'en rendit compte, aussi sa confiance devint absolue.

Une bonne servante ...

Je ne négligeai rien pour que la maison n'ait pas à en souffrir. Je fus à peu près considérée comme une bonne servante, avec en plus une corvée de reproches et de critiques très injustes.

L'esprit d'économie d'Henri devint peu à peu de l'avarice. Je n'avais jamais besoin d'aucune toilette : quatre ans avec le même chapeau, six ans avec le même manteau. Je laissai encore faire.

Monsieur Jean ...

Nous fîmes alors connaissance d'un certain Monsieur Jean que tu rencontras ici et dont tu me dis beaucoup de bien. Pendant quelques années les visites se succédèrent sans rien d'anormal, alors qu'un ami qui voulait obtenir de l'argent d'Henri crut lui rendre service en lui déclarant que je sortais souvent seule avec ce Monsieur Jean, ce qui était faux.

Mon mari nia d'abord. L'ami, qui en voulait à son argent, inventa de toutes pièces, une histoire de rendez-vous.

Sans aucune preuve, bien à tort, Henri crut que je le trompais.

Il me fit une scène terrible devant nos enfants, je fus traitée comme la dernière des femmes.

Je tombai malade, mon mari se refusa à me faire soigner. J'étais au lit, demeurant seule dans la maison, (Henri, sur le point de partir pour son travail), lorsqu'une voisine amie, vint s'enquérir de mon état.

En entrant, cette voisine entendit Henri murmurer, sous prétexte qu'il devait faire renouveler une ancienne prescription : « Si encore, j'étais certain que tu meures, mais tu peux traîner longtemps et je t'aurai toujours sur les bras ».

Certaine de mourir ...

Cette voisine me trouva plus morte que vive. Orpheline, n'ayant ni frère, ni sœur, j'étais seule, rejetée injustement par un mari dont je détestais davance la dureté. Depuis quelques semaines, il nous refusait souvent le nécessaire, même la nourriture, à mes enfants comme à moi-même.

Certaine de mourir, je racontai tout à cette voisine ; j'étais profondément découragée, je n'espérais qu'en la délivrance de la mort.

Elle chercha à m'encourager, me représentant la nécessité de vivre, de me rétablir pour mes enfants, l'inutilité d'aggraver mon mal à désespérer.

Redoutant d'apprendre la misère que je venais de lui raconter, elle avait pris l'initiative d'informer discrètement Monsieur Jean de ma maladie et de mon état. Il lui avait immédiatement donné toute liberté d'appeler, à ses frais un médecin et de retenir les services d'une garde-malade, en autant qu'Henri ne s'y objectait pas.

Au retour de sa classe, l'aînée de mes fillettes, en l'absence de son père, téléphona à un médecin.

A l'hôpital ...

Celui ordonna mon transport immédiat à

l'hôpital. Henri, à son retour s'y refusa obstinément. Dans la soirée, il s'absenta sous un prétexte quelconque, avant même l'arrivée de ma garde.

Voulant vivre pour mes enfants, malgré mon état désespéré, je me transportai à l'hôpital sans même le secours d'aucune ambulance.

A mon arrivée, je fus quelques heures privée de connaissance. Lorsque je revins à moi, ma voisine, qui m'avait accompagnée, était encore à mes côtés ; je lui demandai de prévenir Monsieur Jean.

Croyant toujours qu'Henri était dans la gêne, il m'arriva le soir même, tout surpris de ne pas rencontrer mon mari.

Je crus l'heure venue de tout lui déclarer, pour lui confier même mes enfants, dans ma naïveté, si je ne devais pas me rétablir. Je lui expliquai que j'avais quelque chose à lui confier pour mes enfants, s'il pouvait demeurer quelques instants seul, l'assurant qu'Henri lui-même m'avait invitée à le faire.

Je lui racontai alors tout, tu peux t'imaginer avec quel décousu. Il ne fit aucun commentaire. M'ayant écouté, sans même prendre un siège, il m'encouragea en m'assurant que ma bonne voisine viendrait me visiter, s'intéresserait aux enfants, le tiendrait au courant. Il ne fallait rien précipiter,

encore moins désespérer. Le temps arrangerait probablement tout. Il ne nous abandonnerait certainement pas dans des circonstances aussi difficiles.

Mon mari ne vint pas ...

Je revins bien lentement. Mon mari ne voulut pas se rendre à l'hôpital, prétendant n'avoir rien à payer de ces frais de maladie.

Je voulus avoir au moins une partie de mes effets personnels. Ce fut impossible, tout était déjà donné à une parente soupçonnée d'une amitié intéressée avec Henri.

Henri avait déjà pris des procédures contre moi. Je dus encore laisser faire, sans le sou pour me défendre.

Chassée sans le sou ...

Quoiqu'encore malade, je résolus un soir, sur le conseil de Monsieur Jean, de retourner chez moi pour tenter de dire à mon mari, bien tranquillement son erreur. Il me chassa sans argent, sans savoir même où je pourrais me refugier. Le lendemain, il plaçait nos enfants, dans un orphelinat, où je ne pouvais les visiter que très

rarement.

De retour à l'hôpital, je fis demander Monsieur Jean.

Il avait des nouvelles chaque jour par ma bonne voisine. Il ne vint à l'hôpital que plusieurs jours après ma tentative de reconciliation. Il refusa de demeurer seul un instant dans ma chambre. Il fit payer la note par ma voisine. Elle me transporta à un appartement qu'elle avait loué sous un nom d'emprunt, et dont elle avait acquitté le loyer.

Monsieur Jean vint m'y voir le lendemain, en compagnie de ma voisine, me dit de tout lui déclarer devant elle, ce que je désirais qu'il sût. Il m'assura de nouveau qu'il ne pouvait m'abandonner ainsi, que Henri reconnaîtrait bientôt son erreur, qu'il devait être bien mal conseillé.

Ma reconnaissance ...

Je ne savais plus comment le remercier ; il remplaçait, et combien aimablement, toute ma famille, sauf mes enfants. Il leur procurait des douceurs par mon entremise, même une partie du nécessaire, alors que leur père s'absentait en voyage de plaisir, sans laisser un sou pour leur entretien.

Comme j'étais libre, à mon appartement, je demandai à Monsieur Jean de continuer à me visiter, avec ma voisine. Je revins assez vite complètement à la santé.

Je voulais témoigner toute ma reconnaissance à mon insigne bienfaiteur, avec d'autant plus d'empressement qu'il m'avait conservée à mes enfants, et qu'il était mon seul protecteur dans le monde. Grâce à ses relations, j'avais même pu me procurer quelque travail facile à la maison.

Ma voisine m'informa de son anniversaire. Je lui préparai un goûter chez moi, cherchant à deviner quelques-uns de ses goûts.

Je crus renaître à la vie ...

Je lui souhaitai bonne fête, lui dit tout le bien que je lui devais. La chère voisine, toujours de la partie, qui ne m'en avait soufflé mot, fut mandée en toute hâte. Jean fit l'impossible pour la reconduire, une voiture l'attendait, elle partit ... il demeura, je pus le garder ...

Je crus renaître à la vie, comme jamais je ne l'avais espéré. Je ne me reconnaissais plus. Tout chantait en moi.

Jean prit l'habitude de dîner avec moi. Je fus traitée avec une délicatesse et une attention que

j'avais toujours rêvée, mais que je n'avais jamais connues.

Jean me conseilla d'organiser certaines distractions ; je dus inviter quelques connaissances qui ne se formaliseraient pas de notre situation. Elles furent enchantées, revinrent avec des amis, plus ou moins distingués. Jean supporta tout pour moi, il en souffrit évidemment beaucoup.

Scènes qui bouleversent ...

Jean distança peu à peu ses visites, me laissa assez souvent seule avec certains nouveaux amis peu délicats. Je dus leur imposer le respect de ma maison, ils se croyaient tout permis.

Ces scènes me bouleversaient, j'en fis part à Jean. Il sourit tristement. Je n'aurais pas voulu lui faire de la peine pour tout au monde, il chercha longuement à me consoler.

« Si je souffre à cause de vous, me dit-il un jour, ce n'est nullement votre faute, ma chère Rita. Vous avez voulu vous réchauffer à la chaleur de l'amour ...

« Vos membres transis, presque privés de vie ont trouvé tout un renouveau, à sentir cette chaleur les pénétrer. Vous disiez souvent : je me sens revivre. Et vous aviez raison, l'amour, c'est la vie ...

La chaleur qui réchauffe et qui brûle ...

« La chaleur qui réchauffe, qui réconforte, est la même chaleur qui brûle et qui consume.

« La vie est remplie de ces mesures, de ces limites où la mort, la vie, l'espérance, le désespoir, la gloire, le déshonneur se côtoient.

« Ces amis, friands d'aventures nouvelles, jouent avec le feu des amours faciles. Pour chercher les amours au caprice du hasard, ils ne connaissent jamais l'amour profond, respectueux, digne, à base de sacrifice, d'estime. Et leurs amours qui brûlent vous font souffrir, avant même de les partager.

« Si je suis si triste, c'est que je songe non seulement à ce que l'on est autour de vous, mais surtout ... à ce que vous pourriez devenir ... »

Je ne pus me retenir de sursauter, et je m'écriai en sanglots : Vous ! me mépriser à ce point, et sans aucune raison, c'est trop fort, j'en mourrai ...

Jean reprit combien doucement :

« Ne vous fatiguez pas inutilement, ma bien chère. Si vous saviez comme je ne vous méprise pas, et comme je souhaite que personne n'ose jamais vous mépriser ... »

Je repris : Vous avez entendu des racontars, et c'est ce qui vous attriste.

Quelques heures tragiques :

« Je n'ai rien entendu de ce que vous pensez, continua Jean, j'ai vu, j'ai assisté ... non pas vous, une autre ...

« J'ai vécu, la semaine dernière, quelques heures tragiques.

« Je transportai d'urgence chez une connaissance, une jeune dame de votre âge, que l'on venait de ranimer après une suffocation par le gaz. Avant l'arrivée du médecin, elle se reprit à réclamer de nouveau la mort ...

« Comme je tentais de l'encourager, elle sortit de son corsage, une lettre tachée de sang, signée probablement de son amant ...

Le gaz ouvert ...

« Autrefois riche, devenu pauvre, il avait du l'abandonner à son grand regret. Après combien de misères, de déceptions, elle avait perdu la tête ... ouvert le gaz ...

« Et j'ai pensé aux responsabilités de l'amant qui ne l'avait peut-être pas attirée, mais recueillie, puis choyée, amoureusement gâtée, comme elle le méritait probablement ...

« La fortune croulant, les fenêtres s'ouvrirent

forcément, l'amour ne put résister, il dut fuir, même s'il laissait des souvenirs impérissables.

« Elle aussi, paraissait digne par nature, exclusive, respectueuse. Orpheline, me raconta-t-elle, cherchant plutôt une situation qu'un mari, elle avait épousé une de ces brutes parée de dehors captivants, physique attirant, cœur de bronze, manières que l'intérêt rend empressées, tête sans réflexion.

« Une fillette, seul souvenir agréable de leur union, leur avait été ravie dès l'âge de six ans.

« Sa liaison à un médecin de renom lui avait paru tout autre chose qu'une aventure. Quelques années de contact, de causeries fréquentes avaient déjà réuni leurs âmes, leurs sentiments, combien de leurs idées, de leurs goûts. Un peu comme nous, ils trouvèrent peu d'amis, prêts à accepter et leur situation particulière, et le respect, la dignité qu'ils entendaient y conserver.

Les aventuriers de l'amour ...

« La plupart de ces amis voulurent s'autoriser de leur hospitalité accueillante pour organiser des rendez-vous.

« Ils eurent, comme nous, l'alternative ou de

renier tout un passé de savoir-vivre respectueux des sentiments et des distances, ou de descendre à des manières de tripots, à des conversations de bas-fonds, et dans les deux cas, à se préparer de nouveaux ennemis.

« Ils demeurèrent, ma chère Rita, à peu près seuls, avec leur grand amour ... Pour cet amour, ce médecin abandonna peu à peu sa famille, ses relations sociales, beaucoup de sa meilleure clientèle. Et sa seule amie ne parut vivre que pour lui, l'attendant, quand elle ne pouvait l'accueillir.

« Seuls la mort ou une ruine subite pouvaient maintenant rompre une telle vie, vouée à un tel amour.

« Cette ruine vint soudainement, en dépit d'efforts surhumains pour la prévenir, l'enrayer. Elle détruisit tout, jusqu'à leur possibilité de se rencontrer, de causer, de se réconforter aux souvenirs anciens.

« Sans famille, sans relations assez sympathiques pour l'aider, sans l'avilir, la malheureuse fut réduite à réclamer assistance des faux amis d'hier, éconduits de son nid d'amour.

« Tous lui reprochèrent son apparente pruderie. Ce fameux docteur n'était pas seul au monde. Elle n'était malheureuse que par sa faute.

Dégoût ... martyre ...

« Traînée, malgré elle, dans les rendez-vous, dans les boîtes de nuit, mêlée à la foule des noceurs, elle en sortait chaque fois avec dégoût.

« Elle parut avoir souffert dans sa chair délicate et dans son cœur aimant, sincère, un véritable martyre ...

« L'arrivée du médecin, lui rappelant des souvenirs trop douloureux, provoqua chez elle une crise de larmes ...

« Je termine bientôt, je n'ai rien ajouté à la tristesse de ces heures tragiques, vous semblez déjà moins me reprocher la tristesse de mon sourire ...

« Une fillette d'une dizaine d'années, témoin attristée de cette crise, est amenée auprès de la malade, par son médecin. Elles demeurent seules.

« Et, à ma grande surprise, je vois peu à peu se calmer cette grande douleur exaspérée, atroce.

L'amour de l'enfant ...

« Je dois comprendre forcément, que de tous les amours, l'amour maternel demeure le plus fort, le plus constant, le plus reposant, pour que son

souvenir seul, puisse devenir un baume aussi apaisant.

« Et j'ai pensé, ma bien chère Rita, à vos chers enfants, dont vous vous étiez éloignée, pas complètement, mais encore trop, pour moi.

« Et j'ai pensé comme c'était bien peu vous aimer, de vous garder ainsi, loin de cette réserve unique d'amour sain, naturel, profond, reposant, la meilleure part de votre vie : vos enfants.

« Avais-je tort, ma chère Rita, de sourire tristement aux scènes que vous me racontiez ?

« Le blâme que nous jetterions ensemble sur ces aventuriers de l'amour ne guérirait rien.

« Comme l'autre, vous ne pouvez faire mieux que de les éloigner, de refuser de descendre à leur niveau.

« Comme l'autre, vous demeureriez digne, respectueuse, exclusive.

« Comme pour les autres, la mort ou la ruine peuvent briser des liens qui peuvent nous paraître éternels.

« Devrais-je attendre que désespérée, un peu comme autrefois, vous soyez forcée de dépendre de la générosité de gens que vous préférez même ne pas côtoyer aujourd'hui. Ces gens seuls ignorent combien les bons docteurs sont rares.

« Devrais-je attendre que désorientée, vous

soyez forcée de traîner dans l'aventure, un corps, des sentiments, que vous avez justement entourés de la délicatesse la plus farouche ?

« Devrais-je attendre que, le malheur aidant, un dernier dégoût vous conduise à un dernier geste, peut-être fatal ?

Aimer de la bonne manière ...

« Et n'est-ce pas mieux vous aimer, vous aimer de la seule bonne manière, que de vouloir vous conserver même un peu malgré vous, toutes les miettes de ce bonheur que vous pouvez retrouver intact, auprès des chérubins qui ont besoin de votre tendresse, de votre grand amour ?

« J'ai simplement pensé que si l'amant de l'autre, eût pu prévoir de telles angoisses, une telle déchéance, une telle misère, il eût fait tous les sacrifices pour les éviter, fût-ce celui de son amour ... de leur grand et incomparable amour.

« L'amour vaut d'être conquis, jamais, quoi qu'il arrive, je n'oublierai celui que vous m'avez accordé.

« L'amour augmente comme la flamme. Il est de sa nature, conquérant. Il nous a tout pris.

« Vous me direz, y renoncer, ce n'est plus aimer ?

« Ma chère Rita, y renoncer même, le perdre, en apparence, pour votre bonheur, c'est vous aimer davantage.

« Ne croyez-vous pas, ma bien chère Rita que si vous eussiez refusé tout sacrifice pour me plaire, je vous aurais aimée aussi profondément ?

Les sacrifices du véritable amour ...

« L'amour demande à consumer comme le feu..

« Devant notre dégoût légitime, provoqué par ces aventuriers de l'amour, je songe bien tristement que pour vous aimer, comme vous le méritez, je devrai, sans jamais cesser de vous protéger, vous et vos chers enfants, je devrai me sacrifier totalement, et vous laisser totalement à vos enfants.

« La nature est plus forte que nous, ma chère Rita.

« C'est vouloir sincèrement votre bonheur, que de devancer de quelques heures, sa victoire inévitable.

« Vos chers enfants ont d'ailleurs tant besoin de toute votre tendresse. Plus vous avancerez dans la vie, plus vous constaterez que c'est encore chez eux que la nature a placé la part la plus

tenace, la plus profonde d'affection sincère, vraie. S'ils sont délaissés, leur cœur se referme peu à peu, cherche à s'épancher ailleurs. Prêts à se donner sans réticences, ils réclament qu'on s'occupe d'eux.

« C'est ainsi qu'en me sacrifiant, j'aurai conscience de vous avoir rendu la plus grande part d'amour, de bonheur que vous puissiez rencontrer: le respect, toute la tendresse de vos enfants ».

La crainte du retour ...

Et depuis, ma bonne Thérèse, je suis toute bouleversée, il s'est fait comme un terrible vide en moi.

Mon mari, convaincu de son erreur, cherche à me reprendre. Je le reçois même quelques fois chez moi avec mes enfants.

J'ai peur de mon mari. Je crains qu'il ne revienne à ses anciennes jalousies. Il pourrait me reprocher maintenant cette liaison qui me tient tant au cœur. Et pourtant je l'ai acceptée combien longtemps après qu'il m'eût abandonnée.

Après avoir si complètement méconnu ce qu'il vous écrivait si bien en 1915, aura-t-il le courage et la patience de revenir, de continuer un effort qui lui a déjà trop coûté ?

Puis il me semble que je ne pourrai jamais oublier Jean, que je serai terriblement malheureuse de le savoir plus tard uni à une autre.

Mes enfants se rappellent encore les duretés de leur père et ne me conseillent pas de le reprendre, me le défendent même.

Pourrais-tu, ma chère Thérèse, m'éclairer dans ce labyrinthe ?

J'aime Jean, comme jamais je ne pourrai aimer personne. Seule sa présence me suffit. Il n'est jamais de trop, même en pensant à mes enfants, pour qui il s'est montré si bon.

Et cependant, Jean a probablement raison. Mieux vaut peut-être renoncer à ces liens combien étroits. La revanche de la nature peut devenir terrible.

Combien il paraissait m'aimer, quand il chercha à me consoler, à me rapprocher de mes enfants, loin de la grande vie, large, trop libre, sans frein à aucun plaisir.

En dehors du mariage, de son intimité continuelle, de ses restrictions, de sa dignité, du respect qu'il impose, des droits qu'il confère, l'amour peut-il trouver vraîment quelque sécurité?

J'attendrai tes conseils, ma chère Thérèse, avec quelle anxiété ?

Veux-tu que je sois assez franche pour ne

pas même promettre de t'écouter ?

Comme je désire cependant au moins quelques bons mots de ta grande expérience, toi qui inspiras l'amour à ton Georges et qui probablement a su le garder.

Bien malheureuse,

RITA

Amour

AMOUR DURABLE

Montréal, octobre 1934

Thérèse à Rita,

Si tu ne m'avais prévenue que tu ne m'écouterais probablement pas, je ne risquerais jamais à te répondre sur ce ton, car tu vis encore trop de ton amour pour Monsieur Jean, qui perce à chaque page, presque à chaque ligne, pour entreprendre de t'en guérir délibérément.

Tu m'as offert, aussi froidement que tu le pouvais, une série de faits.

J'ai cherché depuis, à te faire part de certaines expériences. Elles pourront peut-être t'aider.

Dans ton labyrinthe ...

Tu demeureras bien le seul juge de la

situation, et si tu te retrouves dans ton labyrinthe, je n'en réclame d'avance aucun mérite.

Je sais que certaines circonstances ont beaucoup hâté ton mariage avec Henri. Orpheline, oubliée, calomniée de tes beaux-parents, forcée à travailler, en butte aux avances indiscrètes d'un patron assez bon pour devenir dangereux, tu désirais avidement changer de rôle.

Choix hâtif ...

Tu te laissas peut-être guider un peu par les apparences dans ton choix hâtif. Tu te rappelles la remarque du vieil ami à qui tu avais dépêché ton Henri, pour en obtenir un conseil que tu n'as pas voulu suivre : « Savez-vous au juste, ce qu'il a votre Henri, ma chère Rita ? Je le craindrais et ne hâterais rien ». Au contraire, tout te pressait, tu n'as pas été la seule dans ton cas, tu peux m'en croire.

Tu fus gâtée par ton mari, c'est le mot. Votre confiance était mutuelle, parfaite.

Il vécut à son goût, toi au tien, les enfants vous unirent davantage.

Tout en appréciant les talents d'Henri, tu te crus toujours beaucoup supérieure à lui.

Le mari que s'éloigne ...

Dois-je comprendre qu'il s'éloigna lentement de toi et que tu le laissas faire, que ses assiduités commençaient même à te fatiguer ? Tu n'aurais pas eu alors complètement raison.

Etant ton mari, ne devais-tu pas chercher à le retenir, à le garder ? S'il y était tout aussi obligé que toi, à supposer qu'il ne comprit pas son intérêt, ce ne pouvait être une raison pour méconnaître le tien.

Autant une indépendance raisonnée peut être de mise avant la noce, autant l'indifférence, la froideur viennent tout gâter, lorsque toutes les charges les plus lourdes de la maternité, du soin des enfants, nous sont échues sans retour. Nous avons plus que jamais besoin de la protection, de l'aide du mari, du père.

Même si cette protection, cette aide nous sont dûs, à titre d'épouse et de mère, nous devons souvent les gagner à nouveau, à force de patience, de dévouement, d'attentions, jamais par la froideur et l'indépendance.

Notre rôle peut paraître ingrat, même en nous imposant, de demeurer coûte que coûte aimable, obligeante ?

Nous sommes plus heureuses d'en prendre notre parti, de nous sacrifier beaucoup pour un mari qui rencontre sa part de sacrifices, que de nous plaindre de notre lot, de crier à l'égalité des sexes, à l'injustice de certaines situations, d'éloigner de notre foyer, celui qui en demeure le soutien, sinon toujours le charme.

J'hésite à croire qu'Henri ait pu prendre une telle attitude à ton endroit, sans que tu l'y aies un peu poussé, par certaines appréciations trop enthousiastes de Monsieur Jean.

La jalousie excitée ...

Sans doute tu étais correcte, tu n'avais rien à te reprocher. Tu aimais peut-être, comme bien d'autres, exciter la jalousie de ton mari. Rien n'aurait dû te le conseiller. La vie offre assez de contrariétés inévitables sans s'appliquer à en créer.

Si Henri fut pris d'un mal imaginaire, il avait tort, mais tu l'avais un peu provoqué par tes imprudences. Henri se trompait pour son malheur, et ma pauvre Rita se préparait, sans le vouloir, quelques heures bien sombres.

Tu as souffert démesurément ...

Tu as souffert démesurément ; veuilles croire que je sympathise de tout cœur avec toi, que je sais gré à cet excellent Monsieur Jean de son extrême dévouement, et que je comprends jusqu'à quel point tu peineras avant de briser avec un tel ami.

Les occasions que tu as refusées, ne t'auraient probablement jamais offert une parcelle de l'emprise que cette liaison t'a apportée.

Elle s'est cimentée lentement. L'amitié la plus profonde, une délicatesse de manières si respectueuse, jointe à une bonté sincère ont fini par créer entre vous des liens dont la tenacité peut vous surprendre.

Cet amour est d'autant plus profond que tant de respect, d'attentions, de délicatesse l'avaient longuement préparé.

A la seule pensée d'y renoncer, tu dois souffrir comme si l'on tentait de t'arracher ce que tu as de plus intime et de plus cher.

Le coeur a une foule de raisons ...

Y renonceras-tu ? Y retourneras-tu même si tu y renonces ? Je n'en sais sûrement rien, le temps seul nous le dira. Le cœur a une foule de

raisons ... que la raison ne comprendra jamais.

Tout ceci ne doit guère t'éclairer, et doit bien peu t'édifier sur ma « grande expérience ».

C'est que, comme l'amour est don de soi, il n'y a rien, ma chère Rita d'aussi personnel, d'aussi exclusif.

Une recette pour en guérir ...

Désirerais-tu une recette pour en guérir ?

Je ne sais si elle est parfaite, je la crois bonne, je ne connais que celle-là : la fuite, fuite complète, je dirais, extérieure et même intérieure.

La fuite extérieure. Quoiqu'il puisse t'en coûter, tu ne reverras plus Monsieur Jean, tu éviteras même d'entendre parler de lui, aucun compromis, aucune demi-mesure. La pente des cœurs est encore trop forte.

A moins que toute issue ne soit strictement fermée, l'amour continuera, inutile de songer à aucun retour durable.

Pas même une lettre, pas même un téléphone, la fuite totale.

Opération inévitable ...

Fuite intérieure. Tu me trouveras bien cruel-

le, ma chère Rita, mais l'opération est inévitable, en dépit des sacrifices, des souffrances, des pleurs.

Il te faudra renoncer même à penser seulement à ton Jean.

Penser à lui, à ses bontés, à ses mille attentions, à sa sincérité, ce sera inévitablement continuer à l'aimer, à le regretter, à le rechercher. Comme malgré toi, il t'attirera.

Tu devras fuir même à l'intérieur. Sinon tu ne pourrais manquer de le comparer à Henri. Loin de te rapprocher de ton mari, tu t'en éloignerais davantage. Et il faudra t'en rapprocher. Et si tu le veux, tu y arriveras.

Le baume des enfants ...

Tu le pourras d'abord, et assez facilement par tes enfants.

Ils demeurent le lien naturel, toujours amical, même affectueux entre vous.

Leur grand besoin de tendresse, de soins, peut absorber tout ce que tu peux leur en offrir.

Dans l'ardeur de tes caresses, ils ne pourront même sentir qu'ils remplacent peu à peu Monsieur Jean.

Tu seras surprise, que sans rien deviner ou comprendre, ils te les rendent aussi chaudes, plus

sereines, plus apaisantes.

La nature reprend vite le dessus ...

Paraîtraient-ils méconnaître leur père ? La nature reprendra très vite le dessus.

Ton pauvre mari a certainement eu sa part de souffrances, d'ennuis.

Comme l'affection de ses enfants lui rappellera tout ce qu'il a perdu par leur absence !

Il te remerciera, au moins en silence, des soins dont tu les entoureras.

Il te saura gré d'avoir mis fin à son isolement.

Les conventions sociales, quelques amis discrets, vous ramèneront encore vite aux douceurs du véritable foyer familial.

Loin de la catastrophe ...

Si la pensée des jours ensoleillés que tu quittes, menace de t'assombrir, songes aux aventuriers de l'amour que tu as côtoyés, qui eussent pu devenir tes associés, tes meurtriers.

En face de ce danger, si réel, tu ressentiras comme un besoin de protection. Tu te blottiras chaudement près de tes chers enfants qui t'auront vraiment sauvée de cette catastrophe. Les sacri-

fices qu'ils imposeront à l'amante d'hier, ranimeront l'amour de la mère, combien plus profond, plus durable.

Les joies du retour ...

Et tu accepteras de mieux en mieux le retour de ton mari.

Tu oublieras avec bienveillance certains de ses travers, en retour de ceux qu'il pourrait avoir à te pardonner.

Te voyant totalement revenue, ce sera la condition absolue, il t'en saura gré, même s'il ne l'avoue pas.

Tu t'efforceras d'être aussi aimable pour lui, que tu le fus pour Monsieur Jean. Tu organiseras des distractions pour vous et pour vos enfants.

Tu éprouveras combien de bonheur à assurer leur avenir ? Tu comprendras l'importance pour toi et pour eux, de pouvoir compter sur un compagnon stable, sympathique, en dépit de ce que vous aurez à supporter chez lui.

La princesse raisonnable ...

Et tu seras bonne pour lui.

Tu rachèteras même noblement la part de torts, d'exigences dont tu as bien inévitablement fait souffrir Henri. Nous en avons tous notre lot.

Tu te rappelles avoir été, très jeune l'enfant gâtée. Tu songeras à tes goûts romantiques de princesse, forcément refoulés avant ton mariage, peut-être repris aux dépens du pauvre mari.

Plus en contact avec les rigueurs de l'existence, tu réfléchiras à quel point il est difficile de les satisfaire à travers la vie.

Et tu en voudras beaucoup moins à ton Henri, de s'être fatigué, peut-être un peu tôt d'un rôle de galant, qui convenait mieux à ses vingt ans.

Et tu ne voudras plus même qu'il ait à souffrir pour un caprice de ton imagination, soucieuse de continuer ce rôle de princesse, longtemps après la représentation.

La mesure est tellement difficile, ma bien chère, qu'il ne faudra pas t'en décourager, si tu l'as un peu oubliée.

La convalescence ...

Mieux vaut infiniment devenir convalescente, même avec les soins, les privations, les sacrifices que l'état comporte, que demeurer, disons diabé-

tique, dût-on aimer son mal, en attendant d'en souffrir terriblement et d'en mourir.

Te souviens-tu de ces trois vers de Tennyson qu'Henri nous citait, bien avant tous ces orages :

La petite fente dans l'intérieur du luth
Qui, peu à peu, rendra l'instrument muet
Et, grandissant toujours, lentement, le fera taire [tout à fait.

Même si le pauvre luth a été quelque peu endommagé de part et d'autre, avec de la bonne volonté, vous en tirerez des sons encore harmonieux.

Les cordes peuvent s'harmoniser lentement, une à une. La première bien fixée, encourage pour la deuxième, et ainsi de suite.

Tenter d'y jouer trop vite et brusquement, c'est risquer d'en tirer des sons si discordants que le pauvre luth peut être rejeté sans possibilité de retour.

En y retouchant bien lentement, il semble que l'harmonie se fait peu à peu à l'intérieur, comme la plaie qui se referme, non dans une minute, mais en plusieurs semaines, en autant que le baume y est constamment appliqué.

Après les chutes de l'automne, les froids de l'hiver, les étés ensoleillés ...

Le convalescent d'ailleurs s'ennuie. Il a hâte de revenir complètement à la santé.

Aussi longtemps privés des harmonies du pauvre luth, vous êtes devenus moins exigeants. Vous trouverez que pour un luth rapiécé, il ne joue pas encore trop mal.

Vous remercierez la nature, qui après les chutes de l'automne, même les froids de l'hiver, permet les renouveaux du printemps.

Et chaudement entourés de vos enfants, vous rencontrerez encore longtemps des étés ensoleillés.

Avec ma plus vive tendresse,

THÉRÈSE

Travail

Même si nous ne cherchons que de pauvres Miettes de Bonheur, elles demeurent encore difficiles à rencontrer.

Epargnez-nous ce travail ...

Des Miettes de Bonheur dans une bonne santé, dans de belles amours, passe, mais que l'on nous épargne ce travail ...

« Tu travailleras à la sueur de ton front ». Que nous y soyons obligés par nécessité, peut-être bien ? Que l'on veuille nous en régaler ?

Vaut autant nous priver même de toutes ces Miettes, tout ce que nous souhaitons, n'est-ce pas plutôt de ne plus travailler, de vivre enfin à notre goût, sans ce labeur qui gâte tout ...

Impossible de stationner ...

Nous admettons tous, que pour jouir de la

moindre Miette de Bonheur, il nous faut d'abord vivre.

Et notre vie ne peut rester stationnaire.

Les pauvres aliénés grandissent et vieillissent physiquement.

L'homme normal se développe de l'enfance à l'âge mûr. N'essayons pas d'arrêter à vingt ou quarante ans ; nous avançons malgré nous.

Même si nous ne sommes pas disposés à nous en faire, si notre patrimoine est considérable et inaliénable, nous songerons tout de même à mieux que le bœuf et l'âne : boire, manger, dormir.

Si nous aimons choisir notre travail, nos occupations, nous travaillerons quand même. Toute la valeur de notre personnalité en dépend.

Condamner logis et fenêtres ...

Il peut nous arriver de travailler à contre-cœur, avec peine ou avec agrément, au-dessus ou selon nos forces, coûte que coûte, il nous faut travailler.

Le travail, pour chacun de nous, c'est comme la fenêtre ou la porte d'un logis qui lui permet de communiquer avec l'extérieur. Sans le travail, nous condamnons porte et fenêtres. Nous condamnons notre logis ; il devient inhabitable, nous

nous atrophions, nous existons comme des fantômes.

Valeur de la naissance, de l'héritage ...

« Nul n'est rien par la naissance seule ni par le seul fait de l'héritage ; se dispenser d'agir, de faire effort, de prendre de la peine, eût-on la plus belle fortune du monde avec un grand nom, c'est se condamner à l'insignifiance, à la nullité, c'est vouloir périr » (Ollé-Laprune).

Vous portez un grand nom, il a supposé beaucoup de travail, et à moins de devenir la risée de vos semblables, vous devez travailler de quelque manière pour en soutenir l'éclat.

Le monde peut évoluer beaucoup, pardonner encore davantage, il n'arrivera jamais à changer la nature humaine ; il nous faut l'accepter forcément telle qu'elle se présente, avec ses besoins, ses exigences.

La mode des deux jambes, des deux bras...

La mode ne viendra jamais de ne porter qu'une jambe, qu'un bras, de ne voir que d'un œil ; et quant à devoir tout utiliser, y compris la tête, ne vaut-il pas mieux essayer de tout porter

en beauté ?

Malheureusement, ça ne marche pas seul. Il sera impossible de se laisser faire.

Un instrument de torture ...

Le mot même exprimant ce travail fatiguant qui s'impose, dérive d'un terme latin populaire *tripalium,* désignant un instrument de torture, sorte de chevalet formé de trois pieux.

Il vaut donc autant en prendre notre parti. Il nous faudra travailler et peiner.

Cette triste torture peut encore paraître sous un jour assez agréable.

Aussi longtemps qu'elle demeure travail pour vivre, pour subsister, elle plaît modestement. La poussée des besoins y diminue les douceurs du goût.

L'homme peinera à gagner son pain, celui de sa famille, malgré combien de contrariétés, la maladie.

La souffrance étant devenue notre lot inévitable, vaudra autant en tirer le meilleur parti possible.

Et la résignation, loin d'enlever le courage, l'énergie, double souvent les forces pour les tâches plus importantes. L'acier ne se trempe

qu'au feu, et ce feu brûle toujours, plongeons-nous y l'âme, même si elle menace de s'en plaindre, notre bonheur ne peut être qu'à ce prix.

Gagner sa vie ...

Le travailleur éprouve déjà quelque bonheur, en pensant aux millions de chômeurs, qui n'ont même plus la fierté de gagner leur vie, de se subvenir à eux-mêmes, à leur famille. Prêts à se dépenser, ces malheureux ne peuvent nulle part s'employer. Ils sont réduits à la mendicité, à la charité publique, aux souffrances, aux humiliations qu'une telle situation entraîne.

Adam sua probablement encore plus que nous pour gagner son pain assez primitif.

Devons-nous tant nous plaindre, si nous avons à peiner pour recueillir les gâteaux de 1935 ?

Même si nous avons pu l'oublier, nous avons multiplié constamment nos besoins, et loin d'augmenter, nous avons très souvent diminué notre bonheur.

Cette vérité surprenante, troublante est confirmée par la vie courante de tous les individus, de tous les peuples, dans tous les pays.

Réduire nos besoins ...

L'homme est d'autant plus heureux qu'il sait réduire ses besoins, ses exigences au strict minimum-nature.

Si, dans notre matérialisme aveuglant, nous prétendons le contraire, tous les siècles se retournent pour nous démentir.

L'humanité a accru lentement la somme de son bien-être, de ses jouissances.

Interrogeons un à un ceux qui y ont contribué.

Ont-ils jeté ce progrès à leurs contemporains, comme un surplus embarrassant de leur luxe, de leurs exigences sans limites ?

Tout au contraire, la foule, qui s'est bornée à ajouter à ses besoins et à les satisfaire, n'a jamais trouvé assez d'argent et de temps.

Et nulle œuvre durable, nulle œuvre de vie, n'est jamais sortie de cet éparpillement de temps, de forces, de talents.

Trois ou quatre jours peuvent passer sans compter, pour l'homme étourdi. Serions-nous plus heureux, à lui ressembler volontairement, à tourbillonner dans la vie, à nous dépenser dans le vide ?

La force de l'éléphant, comme celle du tigre nous surpasse même de beaucoup, nous arrivons

cependant à les dompter. Leur force ne disparaît-elle pas avec eux ? Notre esprit qui a dompté leur force ne demeure-t-il pas après nous ?

Combien d'humains, rivés volontairement à travailler pour subvenir à leurs besoins sans cesse grandissants, ne connaissent de la vie que la fatigue énervante, épuisante ?

La meilleure partie de la vie aura échappé.

Limitant nos besoins, nous réduirons considérablement le temps nécessaire au travail-subsistance.

Et notre subsistance maintenant assurée, nous goûterons les meilleures heures du travail-développement. Retenons que ce développement de notre personnalité contribuera largement à faciliter, à rendre plus productif notre travail-subsistance.

Sauvagerie ou travail ...

Nous nous développerons par le travail. Par le travail nous nous éloignerons de l'état sauvage, de leurs huttes, de leur cuisine, de leurs usages.

Nous travaillerons à acquérir la politesse, la délicatesse des manières, la science.

Nous devrons corriger, compléter la nature, même si elle nous a merveilleusement doués.

Nous nous appliquerons lentement ce vieux mot, qui désigne une vieille chose. Vieux mot de l'âge du travail, pour désigner une nécessité de tous les humains : ÉDUCATION.

Pourquoi l'obéissance, l'éducation ? ...

Le rôle de l'éducation est de nous conduire, de nous diriger, elle a ainsi forcément une voie à nous montrer, l'exigence de nous y voir marcher, il nous reste à écouter, à comprendre, à obéir.

Sainement dirigés par l'éducation, nous devenons ou demeurons en bonne santé. Elle nous apprend à utiliser les repas, la nourriture, les sports, les amusements, comme des moyens, non comme une fin.

Par l'éducation, chacune de nos activités demeure à sa place, le contrôle est établi en nous, nous nous contrôlons.

Autre vieux mot, autre vieille chose : INSTRUCTION.

Le travail seul nous permet de nous instruire, de compléter nos connaissances, notre bagage scientifique.

Lecture. Journaux ...

Le journal est à notre portée, chaque jour,

à un prix modique, avec une abondance de matières étonnamment variées.

Si de notre réveil à notre coucher, nous parcourons même rapidement huit ou dix des journaux qui nous plaisent davantage, nous risquons déjà de perdre une partie précieuse de notre temps.

Les journaux sont tellement nombreux qu'il nous faut forcément les bien choisir, tout comme nos relations et nos amis ; limiter nos rencontres aux affaires importantes, nous borner à quelques articles sur des questions qui nous préoccupent au point de vue professionnel ou social.

Le temps de l'ignorance est totalement passé. Nos meilleures Miettes de bonheur dépendent dans une très large mesure, de l'intelligence, et de la force de caractère que nous mettrons à diriger nos lectures, à choisir les matériaux de nos connaissances.

L'homme de 1935 a, moins que jamais, le droit de se laisser faire, de recuser les services de son intelligence, pour obéir aux mille combinaisons d'intérêt qui sollicitent du matin au soir son concours.

Au risque de nous suralimenter, de nous intoxiquer, de nous empoisonner, nous devons forcément choisir et limiter nos aliments, assurer

à notre esprit une nourriture substantielle, le pain de vérité, le seul dont il puisse vraiment se nourrir.

Vérité dans les faits, nous exigerons de nos journaux des informations aussi exactes que possible, et sur des sujets qui puissent nous élever, non nous diminuer, nous rendre meilleurs, plus heureux, nous sommes à rechercher des Miettes de Bonheur.

Un voyage détestable ...

Faisons ensemble, pour quelques instants, la visite de trois villes d'une certaine importance.

Toutes trois comptent d'excellents hôtels, des théâtres luxueux, des musées renommés, des jardins de fleurs partout recherchés, des monuments d'architecture, d'art connus de très loin.

Beaucoup par paresse, par négligence, par ignorance, par manque d'allure, nous entrons pour manger au premier comptoir, près des quais. La cuisine nous y paraît détestable, des senteurs repoussantes ajoutent à la malpropreté, le dégoût nous prend à la gorge, nous en sortons avec la nausée.

Nous tentons le cinéma pour changer cette impression.

Toujours par paresse, par négligence, par ignorance, par manque d'allure, nous entrons au premier cinéma rencontré. Les vues y sont vulgaires, gâchées, sans intrigue d'aucune valeur, la faim seule nous empêche de nous y endormir de dépit.

Obtenant le même succès, par suite des mêmes causes, dans les trois villes, nous reprenons le premier train, ayant aperçu vaguement quelques fleurs à un coin de rue, ne connaissant des monuments, des musées, même des hôtels, des théâtres fashionables, que les noms mentionnés dans les indicateurs de chemin de fer.

N'aurons-nous pas volontairement fait un voyage détestable, dans trois villes où le même temps eût pu s'écouler si agréablement ?

Nous avons évidemment mal choisi cuisine, cinéma. Notre choix n'a réclamé aucun effort, nous avons été servis avec notre monnaie.

Journaux repoussants ...

Ce voyage peut se répéter aussi détestable, chaque jour à travers les journaux. Sans effort, par manque d'allure, par une curiosité bestiale, qui n'a même rien d'intelligent, nous pouvons nous arrêter d'abord et uniquement aux récits de

meurtres, de vols, de suicides, de désordres de toutes sortes.

Nous en garderons malgré nous une odeur repoussante.

Si nous y persistons, nous ne pourrons en sortir sans trouver que la vie est horriblement mauvaise, que notre époque est moins heureuse que ses devancières.

L'indigestion sera inévitable. Pour arrêter aux mauvais restaurants, aux cinémas de bas-fonds, nous ne pouvons faire un voyage agréable à travers nos journaux.

Comme le cinéma, le journal peut nous informer correctement, nous éclairer, nous humaniser, nous rendre meilleurs, plus heureux.

Nous devons savoir nous conduire, choisir, adopter un bon instrument, non demeurer l'esclave de la presse, de la routine, de nos mauvais instincts.

La curiosité qui obéit aux instincts les plus vils n'est nullement un élément de bonheur. Dirigée par l'irréflexion, la légèreté, la sottise elle en subit les conséquences.

L'homme de 1935, peut aimer à rouler à soixante milles à l'heure, il n'a encore pour le guider que son intelligence, dont la nature ne change pas, qui continue toujours à se nourrir

de vérité.

Ses progrès continuent sans les changer les lois de cette nature dont la mission est de le servir.

La limite, la mesure est la baromètre de son droit à l'intelligence, au raisonnement, à sa noblesse d'être humain, de cerveau pensant.

Si autour de lui, ses frères cherchent à l'empoisonner, il doit être assez intelligent pour deviner le poison et le rejeter. Et la société, soucieuse de son bien-être et de son bonheur, doit rechercher le poison, arrêter les empoisonneurs.

Instruments de vie et de mort ...

Partout de sa naissance à sa mort, l'homme côtoie des instruments de vie ou de mort, suivant l'usage qu'il peut en faire.

La nourriture qui le soutient peut aussi le tuer ...

L'eau qui le désaltère peut le submerger ...

Le feu qui le réchauffe, peut le brûler, le détruire ...

L'électricité qui l'éclaire, le réchauffe, peut aussi le tuer ...

L'automobile qui le transporte peut aussi l'écraser ...

Le journal peut l'instruire, le développer,

le rendre plus heureux, en le faisant partager combien facilement, à chaque jour au bonheur de toute l'humanité.

Le même journal, par ses récits, ses informations de bas-fonds, de rebuts de l'humanité, peut le corrompre, le désorienter, l'endurcir contre ses semblables, le pousser au suicide, au déshonneur pour lui-même, pour toute sa famille.

Peu importe que ces journaux à rebuts soient à notre portée.

Nous marchons toute notre vie entourés de fils électriques qui trainent la lumière et la mort.

Nous n'y touchons jamais.

Nous ne le répéterons jamais assez : le progrès de l'homme lui impose une obligation toute naturelle, celle de savoir, par son intelligence, bénéficier de ce progrès.

Précieux véhicule de bonheur ...

L'homme rencontre en lui, dans la nature de nombreux instruments dont il doit savoir se servir. S'il découvre de nouveaux instruments de progrès, la même obligation lui reste, d'appliquer son intelligence, pour faire le partage de la part qui peut contribuer ou à son malheur ou à son bonheur.

Nous pouvons souhaiter, que dans une humanité assagie, jamais ennuyée dans sa sagesse, le journal, conservant la rapidité de ses fonctions devienne un précieux véhicule de bonheur.

Les journaux de cet âge qui vient, trouveront une alimentation suffisante dans des faits encourageants, concourant à améliorer l'homme, sa santé, son cœur, ses moyens de fortune, ses goûts artistiques, son besoin du divin. Ils ajouteront alors considérablement au bonheur de tous les humains.

L'humanité plus unanimement intelligente, n'en sera que plus heureuse.

Les revues ...

La revue, plus étudiée, mieux fouillée nous apporte des données plus précises, plus définitives.

La revue devient indispensable pour tirer des faits qui assiègent notre curiosité, quelque vue d'ensemble.

La revue emprunte déjà au livre, qu'elle ne fait souvent que précéder, ses avantages incomparables.

Dans notre menu hebdomadaire de lecture, à côté de quelques journaux, nous acceptons

quelques revues, traitant de questions qui intéressent particulièrement notre profession, notre métier, nos activités sociales, intellectuelles, religieuses.

Le bien que nous penserons bientôt du livre, nous le pensons déjà de la revue.

Les trois feuillets de tout livre ...

La vie ne peut présenter un livre à feuillet unique, il contient inévitablement trois feuilles ; ses pages relatent les faits, les expériences, d'hier, d'aujourd'hui, pressentent les possibilités heureuses ou malheureuses de demain.

Toute heure de Bonheur, porte quelques Miettes du bonheur de la veille, comme elle prépare celle du lendemain.

Le livre peut nous réunir en quelques heures, les Miettes de Bonheur de tous les temps.

Tête-à-tête avec les génies ...

Tous les Génies, qui ont laissé à l'humanité, quelques parcelles de vérité, deviennent à notre disposition, en dépit des distances de temps, de lieux, de situations.

Libre à nous de causer avec quelques-uns, à

notre choix, de revenir à leurs idées, à leurs conclusions aussi souvent que nous le souhaitons, pour mieux mûrir leurs expériences, refaire un peu leur route, éprouver un peu de leurs clartés, de leurs jouissances.

Peu importe leur rang, le nôtre.

Vivant en même temps qu'eux, nous aurions tenté en vain de leur écrire, de les approcher, de les entendre, la distance nous eut séparés.

Leur pensée immobilisée dans le livre nous appartient, sans que nous n'ayons même à le solliciter.

Notre pauvreté n'est plus un obstacle. Elle peut devenir un avantage réel, nous rapprocher du modeste livre, rempli de vérités substantielles, loin de la grande vie luxueuse, entraînante, étourdissante, où l'on s'agite, sans même trouver le temps de penser, de réfléchir.

Sommes-nous malades, le livre demeure à notre portée : même si la vue fatigue à en suivre les pages, l'on peut généralement suivre une lecture.

Et dès qu'un auteur menace de nous rassasier, qu'un sujet commence à nous ennuyer, cent autres demeurent à notre portée.

Le livre ne fatigue, n'importune jamais.

L'humanité s'évertue depuis toujours à scru-

ter la nature. Que de secrets surpris, analysés, comparés ... Que d'énigmes restent encore à déchiffrer !

Seul le livre nous permet de visiter, et encore bien incomplètement cette merveilleuse habitation donnée à l'humanité.

L'homme ne connaît son merveilleux domaine qu'imparfaitement, il trouve son bonheur à en savoir tout ce qu'il peut.

Tous les siècles à la recherche du bonheur ...

Nous y rencontrons de nos semblables qui ont vécu comme nous il y a cent ans, mille ans, cinq mille ans, et comme nous préoccupés de leur santé.

Nous y côtoyons toute l'humanité, inquiète comme nous dans son cœur, avide de le donner, capricieuse à le reprendre.

Nous y assistons à un labeur pénible (tripalium) de tous les siècles, grâce auquel seul, l'homme de tous les temps a réussi à se nourrir, à se vêtir, à se loger, à s'instruire, à se civiliser, à se rendre plus heureux.

Nous nous surprenons à rencontrer dans l'âme de l'homme une jeunesse et une maturité

qui se défient des siècles. C'est peut-être dans l'art, manifestation de l'âme humaine, que les anciens, à quelques milliers d'années de distance, se rapprochent davantage de nos sentiments, de nos pensées, de nos aspirations.

Nous contemplons la Sagesse, chargée depuis toujours, de présider à l'orientation des activités humaines, de ses gouvernements, de toute sa civilisation.

Et comme, depuis toujours, l'homme a connu des soucis, nous tentons mieux de chasser les nôtres.

Nous empruntons à la joie de quelques-uns, pour égayer nos heures tristes.

Chez d'autres nous nous alimentons du courage, de l'héroïsme, dont le besoin se continue pour traverser les misères méritées ou imméritées de 1935.

Assistés de toute l'humanité ...

Et où que nous soyons, quels que puissent être nos malheurs, nous disposons en tout temps de toute l'humanité, pour nous assister.

Avec un minimum d'efforts de notre part, le livre nous apporte le trésor de toutes les richesses économiques, intellectuelles, sociales que nos

semblables accumulent depuis toujours.

L'homme n'a plus le droit de s'ennuyer, au risque de vouloir ressembler forcément à l'aliéné affamé, passant devant une table remplie de mets succulents, sans même songer à arrêter, à apaiser sa faim.

L'homme qui trouve de moins en moins d'intérêt dans sa vie, la dit mourante, se mésestime pour son malheur.

L'humanité n'a laissé à l'homme de 1935 que des éléments de vie. Les éléments de mort sont demeurés à l'état de déchets, à travers les siècles.

Si l'héritier de cette manifestation de vie humaine dans tout ce qu'elle a de plus merveilleux, de plus attirant, de plus divin, n'y trouve plus aucun intérêt, on peut le plaindre profondément, il est gravement malade.

Notre génération compte une foule de jeunes, avides de connaître les merveilles qui s'offrent à leur connaissance.

Loin de trouver la vie inutile, ennuyeuse, mourante, ces jeunes craignent qu'elle soit trop courte pour savourer toutes ces beautés.

Ils pressentent que la nature, limitant son rôle à nous manifester l'infini, nous n'arriverons jamais à en découvrir toutes les merveilles.

Echos de l'inconnu ...

Ils comprennent que la vie la mieux remplie demeure encore trop courte pour connaître toute la vérité dans les idées et dans les êtres, pour épuiser l'amour dont l'homme sent le besoin, besoin qu'il comble lentement en connaissant mieux.

Bien froidement, le calculateur de 1935, sait devoir travailler à reculer indéfiniment ses horizons de savoir, d'aimer, de jouir.

La santé apporte au corps un minimum de bien-être nécessaire au bonheur.

L'amour, la science du cœur, de l'âme, viennent poser comme un voile sur les éléments matériels, sensible, forcément limités, pour laisser entrevoir un domaine plus mystérieux, lointain mais encore accessible à tous, où les Miettes de Bonheur se multiplieront.

Les cœurs ne se touchent pas, et pourtant ils se réchauffent en se rapprochant, et cette chaleur vivifie toute l'âme !

La vérité ne se voit pas, pourtant elle nous éclaire, nous attire si bien que nous pouvons lui sacrifier d'autres jouissances qui nous remplissent les yeux.

Loin de nous diminuer en limitant nos ho-

rizons, nous travaillons courageusement à les ouvrir, à les reculer dans la pleine mesure de nos facultés.

Nous aurons encore à peiner pour obtenir une misérable subsistance. De par nature, c'est notre commun héritage.

L'homme complet ...

L'homme complet, souhaitons l'être, est beaucoup plus grand que la terre qu'il foule.

Il peut ressentir dans les désordres de sa chair, dans les ténèbres de son esprit, dans les faiblesses de son vouloir, les suites fâcheuses d'une chute.

Le travail qui châtie l'homme, demeure la rançon de son relèvement, de son progrès, de sa gloire.

Il lui faudra lutter, pour vaincre sa légèreté, son ignorance, sa paresse.

Victorieux, s'il le veut, il n'en tient qu'à lui de reconquérir lentement, de refaire le grand bonheur qui devait lui échoir en permanence, et dont il se ressouvient.

Argent

Combien seraient tentés de dire : nous cherchons des Miettes de Bonheur, trouvons tout simplement de l'argent, un point, c'est tout.

Si notre recette est bonne, si elle peut nous apporter la richesse, cessons même de parler de pauvres Miettes, nous aurons, pour un grand nombre, trouvé la CLEF, la seule véritable CLEF du Bonheur.

Nous serions tentés, comme un peu tout le monde, voyant passer un richard, ayant à refouler tant de désirs que nous ne pouvons satisfaire avec des ressources ordinaires, de clamer bien haut : Comme il est heureux ! D'ailleurs les arguments s'accumulent pour nous donner raison.

La santé avec l'argent ...

Nous désirons la santé ? Ayons d'abord de l'argent. Nous choisirons notre travail. Nous ne risquerons aucun épuisement à une tâche ingrate.

Logis éclairé, salubre, vaste. Nourriture saine, agréable, convenant à nos besoins, en dépit des saisons, des prix parfois prohibitifs.

Vêtements chauds, toujours hygiéniques. Médecins réputés pour soigner les moindres malaises. Au cas d'accidents, de maladies plus sérieuses, traitements de spécialistes que le pauvre ne connaît que de nom.

Les distinctions ... les honneurs ...

Aimerions-nous les distinctions, les honneurs ? L'argent en achète une quantité respectable.

Le public peut soupçonner que tel ou tel titre peut s'évaluer à une somme de ... le titre n'en porte pas moins un certain éclat ; il permet de sortir de la masse, de la foule des ignorés, des prétendants à la gloire. C'est une satisfaction profonde, après avoir aspiré souvent si longtemps, de pouvoir afficher que l'on est arrivé. Alors c'était vrai, c'était possible ?

Le pouvoir ...

Nous désirerions le pouvoir ? Inutile d'y songer sérieusement sans les sommes considéra-

bles que nous devrons débourser, ou que débourseront pour nous, les bailleurs de fonds dont nous devrons être les instruments plus ou moins dociles.

Quelques rarissimes exceptions réussissent à faire accepter leurs talents ou leur désintéressement par le public.

Ils demeurent légion, ceux qui tiennent par leur caisse quelque morceau de notre démocratie. Ils manieront les journaux, ils prépareront l'opinion publique. Ils provoqueront des législations nouvelles. Ils retarderont des améliorations réclamées par l'opinion publique, mais contraires à leur intérêt personnel, ils possèderont ou dirigeront le pouvoir, les lois, l'administration publique, le fonctionarisme, grâce à leurs écus.

Même l'amour ...

Mais l'amour, nous serions heureux d'aimer, d'être aimé ?

Nous ne rencontrerons guère plus malheureux que le gueux en amour. On le dédaignera arbitrairement, sans même remarquer chez lui des qualités combien rares et précieuses, il sera rarement accepté.

Ses charmes réussiraient-ils à le rendre

irrésistible, il risquera très tôt de voir en fuite, ce même amour si laborieusement conquis, lorsque l'argent trop rare ne pourra l'alimenter de mille et une faveurs toujours coûteuses.

L'épouse n'aime-t-elle pas mieux le mari qui ne critique jamais, approuve facilement les comptes, parce qu'il lui est facile de les acquitter?

Les enfants, même les enfants, n'accueillent-ils pas avec plus de joie le papa qui leur tend des bras chargés de jouets, de cadeaux, qui coûtent toujours quelque argent.

Le père, même le père qui pourvoit par lui-même à la subsistance de toute sa famille, à leur instruction, à leur établissement, n'a-t-il pas une autorité moins discutée, mieux acceptée, que l'autre papa au crochet de sa femme, de ses enfants, ou encore de l'assistance publique ?

Depuis toujours, quand la misère entre quelque part, l'amour sort par la fenêtre.

Jusque dans la Bible, on lit avec surprise que tout « obéit à l'argent » (1).

L'argent tentera d'escalader jusqu'aux cieux, nous suggérant de les apaiser et de les conquérir par nos aumônes.

(1) Ecclésiaste Ch. XX (V 19).

Combien sont ainsi tentés de conclure que parmi les éléments de bonheur qui peuvent nous procurer les meilleures Miettes, l'argent obtient un rôle de premier ordre.

Acquérir de l'argent ...

Nous chercherons à organiser notre vie pour acquérir de l'argent. Puisqu'il demeure indispensable, nous en conserverons une part raisonnable. Nous apprendrons à le faire servir à toutes ses fins utiles, bienfaisantes. Si nous perdons un jour cet argent, par notre faute, par la faute des autres, nous apprendrons même à nous en passer, dans une certaine mesure, à nous contenter de très peu, sans devenir trop malheureux. Nos Miettes de Bonheur se seront accrues d'un élément facilement à notre portée, dont il nous importe de bien connaître les avantages et les dangers.

La pauvreté nous prive forcément d'une foule de plaisirs attirants, charmeurs.

Cette même pauvreté sait pourvoir, d'une manière surprenante, avec moins de tracas, d'inquiétudes, d'autres plaisirs encore plus raffinés, aussi enchanteurs.

Sans aucun mépris pour l'argent, l'on ne souhaite plus qu'il demeure le but ultime de nos

activités. L'on ne voudra plus sacrifier à sa rude conquête, nos Meilleures Miettes de bonheur.

Par le mirage qu'il exerce sur nous, par son attirance quasi irrésistible, l'or se présente avec des dangers multiples. Plus que jamais nous devons conserver la mesure, nous astreindre à de sages limites.

Aptes à le conquérir, à le conserver, à l'utiliser, si nous en devenons jamais les esclaves, nous renoncerons totalement à notre bonheur, quoique nous puissions en rêver.

Le cœur de l'homme est trop grand pour se limiter à ce point. Même lorsque l'homme s'évertue à le diminuer, à étouffer ses aspirations, il ne réussit qu'à l'atrophier, à se faire souffrir.

Nous pouvons acquérir de l'argent de deux manières : par héritage, par notre travail.

L'héritage, le don, réclament peu d'efforts de notre part ? Encore sont-ils souvent attirés par certains services qui ont exigé l'effort, le travail. Assez souvent, ils deviennent ainsi le fruit de notre travail personnel.

Travail d'où l'ingratitude n'est pas toujours absente, puisqu'en dépit de nombre de services, d'amabilités, le retour des dons, des legs demeure capricieux.

Puisque l'argent représente aujourd'hui tout

ce qui est nécessaire à notre alimentation, à notre subsistance, nous devons avoir à cœur, le plus tôt possible, de gagner notre vie, sans être à charge ni à nos parents, ni à la société.

Tous les genres de travail ne sont pas également rémunérés, ne rapportent pas une somme égale d'argent, en retour d'un effort, d'une période de temps identiques, parfois plus considérables. Ces dernières années ont révélé dans tous les pays, les difficultés inouïes de trouver du travail, jamais l'homme a du se servir autant de son intelligence, pour réussir à s'employer, puis à obtenir une rémunération convenable pour lui-même et sa famille.

Choix des carrières ...

L'embauchage est évidemment moindre dans les carrières encombrées.

Les brevets continuent à s'imposer pour classifier les compétences. Ils facilitent l'entrée dans la carrière, même lorsqu'ils n'y sont pas indispensables. Ils ne garantissent jamais la permanence du succès.

Au lendemain des succès brillants de collège ou d'universités, la lutte pour le gagne-pain commence véritablement. Elle ne saurait réussir

qu'en raison de l'opiniâtreté du travail, de la valeur des services que l'on saura rendre à ses semblables.

Les spécialités exigeant plus d'effort, d'audace, d'endurance, l'on s'explique que la concurrence y soit moindre, le gain plus considérable.

Une spécialité à la portée de tous ...

Une spécialité demeure à la portée de tous, même de ceux qui suivent la masse des travailleurs.

Apporter une attention parfaite et soutenue à son travail, quel qu'il soit. L'on devient ainsi inévitablement un spécialiste, une exception, l'on peut être rémunéré en conséquence. La masse, la foule demeure toujours paresseuse, sans attention, sans réel intérêt.

Le choix du patron, du maître peut avoir une importance réelle. Les mêmes travaux exécutés de la même manière, ne sont pas partout également reconnus.

Chacun doit enquêter pour toucher la meilleure rémunération en retour de son travail, en autant qu'elle comporte un avantage égal de permanence, d'avancement.

Les affaires avant le plaisir ...

Sans nuire à sa santé, l'on emploie tout son temps à des besognes utiles, faisant toujours passer les affaires avant le plaisir.

Combien travaillent à des emplois médiocres, qui atteignent des positions enviables, en s'initiant dans leurs loisirs à certaines besognes plus difficiles, moins à leur portée.

Jamais, à aucune période de sa vie, sans se déranger, l'on peut se contenter de recevoir l'argent tranquillement chez soi ou à aucune partie de plaisir. Chacun doit aller chercher l'argent, le gagner souvent plus d'une fois avant de l'obtenir.

Conserver de l'argent ...

Cette difficulté pour tous de gagner de l'argent apporte une raison majeure de conserver une part raisonnable de cet argent.

Conserver son argent consiste à établir une réserve entre l'argent que l'on a gagné et celui que l'on dépense. Dépenser est toujours très facile. Certaines personnes vivent, et convenablement, avec cinq ou six cents dollars par an. Plusieurs se prétendent à plaindre avec quelques

milliers de piastres de revenu. Beaucoup font des dettes qui disposent de plusieurs billets de mille, parfois même chaque mois.

Le luxe ne connaît aucune limite ...

Le luxe ne connaît réellement aucune limite. Si l'on ne peut le soutenir, c'est la déchéance, l'abjection, le découragement, combien de fois, la fin de tout honneur pour soi-même, pour sa famille, dans un suicide honteux.

Le chef de famille, la mère, entrevoyant une catastrophe possible, chercheront parfois à réduire les dépenses, à supprimer un peu du luxe. Des récriminations sans pitié, rendant le son dur du métal, entraîneront à continuer les extravagances, à filer vers la ruine, la déchéance, la misère, en roulant carosse.

Nous n'avons exactement que les besoins que nous nous créons. Nous demeurons, si nous le voulons, au-dessus de l'ambiance même de notre milieu. En 1935 comme toujours, mieux même qu'à d'autres époques, l'homme peut connaître la vie simple, sans dépenses ruineuses, lui permettant de jouir de la vie, de gagner suffisamment pour accumuler une réserve assurant l'indépendance de la vie.

Même si notre premier gain doit aider des parents malades ou dans le besoin, nous conserverons une marge raisonnable pour notre réserve.

Les réserves nécessaires ...

Une réserve du quart de notre revenu brut, paraîtra assez souvent possible. Nous réglerons toutes nos dépenses en dehors de cette réserve. Nous les aurons d'ailleurs réduites en conséquence. Il nous en faudra relativement peu, si nous le voulons, pour nous loger, nous nourrir, nous vêtir convenablement, nous amuser même raisonnablement.

Régler nos dépenses indique que nous n'aurons laissé accumuler aucune dette.

Un trop grand nombre se méprennent sur la nature du crédit, abusent de leur crédit, alors qu'ils pourraient en jouir raisonnablement.

Le crédit ...

L'achat à crédit, loué par les uns, blâmé par les autres, peut permettre de jouir de biens utiles, parfois indispensables, une année ou deux plus tôt que nous le pourrions, en économisant notre argent pour les acheter au comptant.

Si nous devons nous servir de notre crédit, nous devons le faire avec une extrême mesure et prudence. Nous ne prendrons jamais aucun engagement au-delà de ce que nos revenus suffiront à acquitter.

Toutes nos dépenses seront réglées dans les délais voulus. Nos comptes, loin d'être refusés seront alors accueillis sans méfiance, avec empressement. D'ailleurs notre réserve régulière deviendra une garantie de notre crédit.

Nous placerons cette réserve en toute sûreté ordinairement dans une Banque d'Epargne, jusqu'à concurrence d'au moins une centaine de dollars.

Lorsque notre réserve dépassera ce montant, nous nous garderons de tenter fortune dans une foule de propositions trop apparemment avantageuses pour être sérieuses, solides. Nous continuerons à déposer régulièrement à notre Banque.

Nous pourrions alors acheter des valeurs d'une de ces nombreuses Sociétés de Fiducie qui garantissent des Certificats portant un intérêt plus élevé que celui des Banques, et dont le capital, bien garanti, est remboursable soit à demande, soit à un, deux ou trois ans.

Une police d'assurance-vie représente un placement avantageux et bien protégé. Elle ajoutera une garantie sérieuse pour tous ceux, parents, associés, créanciers, envers qui notre responsabilité peut être engagée à quelque point de vue.

Devenir propriétaire ...

Dès que cet argent ainsi conservé s'élèvera à un ou deux milliers de dollars, nous pourrons songer à acheter une propriété convenable pour nous-mêmes et notre famille.

Comme nous aurons ainsi acheté cette propriété sans la payer totalement au comptant, nous verrons à la libérer complètement de toute hypothèque avant de commencer d'autres entreprises.

Si plus tard, nous achetons d'autres propriétés, pour des fins de placements immobiliers, nous pourrons bénéficier des prêts sur hypothèque.

Mais la propriété de l'homme heureux lui appartiendra totalement, pour lui demeurer, quoiqu'il puisse arriver.

Les risques raisonnables ...

Nous pourrons, suivant les circonstances, ou

nous intéresser à notre compte, ou acheter des valeurs de tout repos, sur l'avis préalable d'une Société de Fiducie. Nous lui demanderons nos renseignements par écrit, nous obtiendrons une réponse par écrit, nous aurons ainsi évité, dans une large mesure tout placement trop risqué.

Plus tard, si l'aisance, la richesse nous sourient, nous pourrons, par nos lumières accrues de l'expérience de nos relations d'affaires, risquer un dixième ou un quart de notre avoir dans des spéculations mûrement examinées. Si elles réussissent, nous pourrons connaître la fortune, si elles échouent, notre aisance n'en sera nullement ébranlée, nous ne connaîtrons jamais la ruine, la misère, notre réserve sera demeurée un élément considérable de notre bonheur.

Le repos des corps célestes ...

Notre subsistance est maintenant assurée, elle ne nous inquiète plus, nos réserves sont suffisantes pour parer aux jours de maladies, de deuil, aux crises financières.

Nous sommes déjà entourés de nombreux amis qui se trouvent maints prétextes pour nous suggérer de convoiter quelque position publique. Ils ne manquent pas de nous en faire miroiter

l'éclat, la distinction.

Les partis politiques, parfois à la recherche de candidats estimés, surtout en état de solder leurs frais d'élections, ne manquent pas de nous laisser entrevoir que nos concitoyens nous réclament, même si seuls, quelques exploiteurs ont pu songer particulièrement à nos écus.

Nous nous rappellerons la réponse d'un prince hindou à un ambassadeur qui l'invitait à conquérir un immense territoire : « J'ai toujours craint de trop chercher à imiter les corps célestes. Ils peuvent exciter beaucoup d'admiration et de vénération, mais ils ont rarement du repos ».

Nous nous garderons de retomber dans une paresse égoïste, le commencement de la fin, pour combien de richards.

Nos affaires, nos responsabilités de citoyens pourront nous conduire au pouvoir, aux honneurs. Nous y conserverons, sans faillir, le sens précis de nos responsabilités d'homme public, chargé de l'intérêt public.

Nous y dépenserons notre temps, nos énergies à ce qui nous paraîtra le bien réel de nos concitoyens.

Nous ne regretterons jamais alors l'argent qui aura pu servir à ces fins altruistes.

Se servir de l'argent ...

Nous nous rendrons vite compte que ce ne sont pas toujours ceux qui portent les titres les plus flamboyants qui détiennent le plus de véritable autorité.

Si notre cœur est assez profondément humain, pour vouloir que notre argent puisse servir à faire des heureux, nous ne nous fatiguerons pas à nous en faire honorer, avec tous les risques et les tracas que le pouvoir comporte.

Nous trouverons plus facile de leur faire du bien, simplement, en coopérant aux œuvres de santé, d'art, de musique, de perfectionnement humain, dans toute son acception.

Nous ne pouvons plus jouir de l'effort indispensable à gagner un argent qui nous arrive maintenant par la seule force du travail acquis ?

Nous n'oublierons pas que cet effort est le prix même de notre bonheur, nous le chercherons simplement ailleurs.

Comme nos peines, nos difficultés se font plus rares, nous soulagerons celles des autres, elles pullulent. Nous ne laisserons jamais ainsi notre vie devenir lentement incolore, ennuyeuse.

Nous y ajouterons sans cesse la coopération vaillante des braves qui nous entourent et que

nous voudrons aider à lutter, à gagner.

Leurs victoires deviendront un peu nos victoires, si nous n'hésitons pas à soutenir leurs batailles de notre générosité.

Le grand levier de toute activité humaine ...

La mélancolie, (humeur noire) nous menace, parce que le Soleil ne trouve plus rien à réchauffer chez nous ?

C'est qu'en nous mettant à l'abri de la misère, nous sommes devenus à l'abri du besoin.

Nous constatons que ce besoin, que nous souhaitons ne jamais ressentir est le seul véritable levier de toute activité humaine, parce que seul il provoque et stimule l'effort.

Si le grand besoin de notre subsistance est assuré, soyons en heureux, mais n'allons pas nous arrêter à moisir dans une inaction totalement malheureuse. Nous voudrons plutôt en profiter pour développer magnifiquement l'homme complet que nous portons en nous.

Un richard rassasié ...

Avez-vous entendu ce richard qui a certai-

nement connu autant de richesses que chacun de nous ?

Il avait fait des œuvres magnifiques, bâti des palais, planté des vignes, des jardins délicieux, des parcs remplis d'arbres rares.

Il avait creusé des réservoirs pour entretenir la fraîcheur de ses bosquets.

Il avait accumulé plus que nous ne pourrons jamais DÉSIRER d'or et d'argent.

A ses festins somptueux, chanteurs et chanteuses unissaient leurs voix pour réjouir ses oreilles. Il ne refusait à ses désirs aucune satisfaction, à son cœur aucun plaisir.

Ne sommes-nous pas un peu tentés de devenir jaloux, à la seule énumération des plaisirs de ce richard ?

Après avoir goûté des délices auxquels les plus présomptueux ne peuvent rien ajouter, le riche Salomon devint rassasié, même dégoûté.

L'argent, les satisfactions sensibles, matérielles qu'il procure ne sont donc pas tout dans notre vie. Ils peuvent même, à nous amollir, à nous endormir, à nous rassasier, à nous ennuyer, à nous dégoûter, devenir la ruine même de notre bonheur.

Dans une mesure strictement raisonnable, nous chercherons à l'acquérir, pour jouir avec

tranquillité des autres miettes de Bonheur que nous pouvons cueillir sur notre route.

Nous ne ferons jamais de l'argent, un but final. Nous lui laisserons son rôle de serviteur utile, nous saurons en demeurer le Maître absolu.

L'homme vaut infiniment mieux qu'une pièce de métal ; si ce métal peut l'aider à subsister, sachons qu'il n'est pas essentiel à son bonheur.

Devrions-nous perdre notre argent un jour, toutes les bonnes heures ne seront pas disparues de notre existence, nous en pourrons goûter des Miettes encore bien appréciables.

Sans argent, la vie demeure bonne ...

Notre fortune s'est dissipée, soit imprévoyance, spéculation, accident, crise locale ou générale. Les revenus considérables d'hier n'existent plus, nos capitaux sont effondrés.

Demain, nous devrons compter sur le fruit d'un travail si difficile à obtenir pour trouver notre morceau de pain, celui de nos chers enfants.

Tout n'est pas perdu, si nous voulons réfléchir, comprendre, la vie demeure encore bonne.

Elle ne nous paraîtra jamais même bien mauvaise, si certains heureux, qui ont pu bénéficier de notre générosité, n'hésitent pas à nous

rendre la ruine presque légère, inaperçue, nous apportant le réconfort d'un appui qu'ils pouvaient difficilement nous offrir jusque-là.

Le bonheur de l'effort ...

Tout est pour le pire, nous ne recevons aucune aide, il nous faut recommencer au plus bas de l'échelle, braver jusqu'au mépris de nos semblables, de nos parents.

Nous fuirons un peu les hommes, même nos proches, s'ils se donnent la mission désagréable d'ajouter à notre malheur. Nous n'en serons peut-être que plus HOMMES. Il avait beaucoup d'expérience de la vie, celui qui a écrit un jour dans sa solitude : Chaque fois que je subis le contact des hommes, j'en reviens moins homme.

Nos facultés demeurent intactes, pourvu que le courage soit là pour les ranimer et provoquer l'effort.

Et nous nous surprendrons lentement à retrouver dans cet effort renouvelé une paix réconfortante, une patience toute sereine, une espérance en dépit de toutes les déceptions, de bonnes Miettes de Bonheur, qui paraissent venir du fond de notre âme.

Pour avoir perdu notre argent, nous avons

retrouvé notre âme.

Sans phrase, sans vaine formule, sans parti-pris de philosophe ou de moraliste, pour qui a connu les deux, le prix des deux, la capacité de bonheur des deux, entre l'argent et l'âme, la compensation est vite établie.

Sans phrase, sans vaine formule, l'on ne voudra jamais sacrifier son âme à son argent.

S'ils peuvent cheminer côte à côte sur une route bien droite, sans aucun détour où l'âme risquerait de s'écarter, le bonheur les accepte, les accueille ; l'argent, au service de l'homme, de son âme surtout, devient un instrument de bonheur.

Lorsque nous avons perdu cet argent, la nature nous demeure avec la chaleur de son soleil, les brises de ses arbres, la rosée de ses herbes, le parfum de ses fleurs, la pureté de son air qui nous remplit les poumons, la fraîcheur de son eau qui nous désaltère mieux que les plus fines liqueurs.

Il ne nous reste que le plus strict nécessaire, rien de superflu ? Nous l'apprécierons d'autant plus. Chaque petite chose que nous pourrons lentement ajouter à ce nécessaire nous apportera une satisfaction nouvelle.

Pour être fréquents, tristement grands, nos

besoins peu à peu comblés nous apporteront, à notre surprise, autant de miettes de bonheur inattendues.

Deux scènes vécues ...

Assistons à une demi-heure d'intervalle aux deux scènes suivantes bien vécues, tout près de nous, remplies de leçons à retenir malgré leur banalité :

Une jeune fille reçoit à l'occasion de ses débuts un piano d'une valeur de quelques milliers de dollars.

En dépit des efforts évidents que l'on a pu faire pour lui être agréable, elle trouve à ce piano, dernier cri, une foule de défauts : son trop aigu, apparence lourde, couleur qui ne lui plaît pas. Elle laisse pleuvoir les comparaisons avec nombre d'instruments de moindre valeur, elles sont tristement désavantageuses, désagréables. C'est à peine si mademoiselle en remercie son papa, tant elle est désappointée. Le cher piano aurait dû coûter au moins un ou deux mille dollars de plus. Le père en est tout malheureux, la mère est désolée, et la jeune fille demeure profondément ennuyée.

A un magasinet tout près, un gai luron vient

demander au commis une bonne musique à bouche. C'est son cadeau de fête.

Presque toute la famille l'accompagne, le père, deux frères, une sœur. Il essaie différentes musiques, réclame des opinions. Quelques-unes au prix de vingt-cinq à trente-cinq cents lui paraissent dispendieuses.

Le père lui dit à un moment, sur un ton satisfait, qu'il peut choisir sans regarder au prix.

Le choix est alors vite fait, la musique coûte trente-cinq sous. Tout le monde est joyeux, le garçon est rayonnant, « tu ne m'avais pas dit que tu paierais autant que cela » lance-t-il à son père en guise de remerciements ? Le père jubile de sa générosité tant appréciée, chacun se sent heureux.

Lorsque l'on a vécu ces deux scènes, il faudrait être aveugle, tristement borné, pour croire encore que l'argent seul, la richesse traîne infailliblement à leur suite le bonheur, les meilleures heures.

Peu d'argent vaut parfois mieux que beaucoup ...

Aurions-nous perdu beaucoup d'argent ? Nous jugerons facilement nous-mêmes qu'un peu

d'argent peut valoir mieux que beaucoup, apportant moins de tracas, d'inquiétudes, de trahisons, de mauvaises heures.

Se contenter de ce que l'on a, de ce que l'on peut avoir légitimement, offre une recette de bonheur préférable à celle de faire beaucoup d'argent.

Relativement facile à gagner, du moins en temps normal, l'argent est de beaucoup plus difficile à économiser, à conserver.

Instrument capricieux, il exige une mesure, une bonté inépuisables, pour être constamment employé à faire des heureux.

Art

Quelle âme d'artiste !

Et, dans notre atmosphère saturée d'utilitarisme où nous entendons de tout côté : « Qu'est-ce que cela rapporte », nous demeurons surpris de ces exclamations qui résument tant de vérités banales : salaire de maître, salaire de juge, salaire de ministre.

Pourquoi pas salaire d'artiste ?

Presque tout le monde hausserait les épaules. Ils sont généralement si mal rémunérés, si arbitrairement aussi.

Artiste par l'âme ...

Nous voulons exprimer la valeur d'un artiste, la perfection de son art, les émotions qu'il excite chez nous, la part d'admiration qu'il nous arrache presque avec violence, nous voulons essayer de souligner comme un certain degré de vie que

nous reconnaissons en son œuvre et nous disons: Quelle âme d'artiste !

L'exclamation n'en est pas moins juste, précise.

L'art n'est en somme qu'expression de beauté, beauté exprimée par le pinceau, par les mots, par les sons, par les lignes, empruntée aux manifestations de vie de la nature, aux profondeurs mystérieuses de l'être humain.

L'animal n'y peut rien avec son instinct, il faut faire appel aux êtres intelligents que nous demeurons, pour rencontrer l'artiste.

Nous sommes artistes par l'âme. C'est à reproduire les beautés que nous voyons autour de nous, et tout ce monde de beautés que nous portons en nous, que nous faisons œuvre d'art.

Nous oublierions quelques-unes des meilleures Miettes de Bonheur, en ignorant les joies de l'art.

Beautés qui nous entourent ...

Beautés qui nous entourent, beautés que nous portons en nous.

Beautés de la nature ; elles ne nous doivent rien.

Bien avant nous, elles ont préparé ces jardins de délices, ces sphères célestes qui veulent

bien communiquer tout juste avec nous, pour nous démontrer que notre vue ne peut atteindre au-delà.

Si notre intelligence demeure avide de percer de tels mystères, tout un monde d'astres qui nous entoure, se charge de nous en présenter une multitude qui semblent se jouer de nos recherches, de notre puissance de vision, et cela depuis des siècles.

Cosmos ...

Un peuple, dont les œuvres, pleines de mouvement et de vie, ont laissé entrevoir une âme toute remplie de gaieté, d'élégance, d'activité heureuse, les Grecs n'ont trouvé d'expression plus juste pour désigner le monde, que le mot même de beauté : cosmos.

Et pourtant, point n'est besoin de nous arrêter longuement autour de nous pour comprendre les efforts qu'il nous faut faire, pour en éloigner combien de laideurs, de souffrances, de tortures.

Comme le monde, la vie humaine comporte ses éléments d'activité sans intérêt, près desquels chacun passe sans y ressentir mieux que la monotonie d'un état de choses auquel nous semblons rivés de par nature.

C'est l'embryon de la vie, l'éclosion de nos facultés, dans ce qu'elles ont de plus imparfait, de plus terre à terre.

C'est la fleur existante, mais sans couleur, déjà fanée, privée de son soleil. Nulle trace d'agrément, de beauté, de perfection.

Qu'un rayon de soleil vienne caresser cette fleur, nous voyons poindre ses mille couleurs si agréables dans leur variété.

L'homme peut se pencher sur cette nature dont il réunit en lui ce qu'elle a de plus puissant, de plus beau, de plus parfait.

L'homme peut exprimer quelques manifestations de cette excellence qui l'entoure et où il se confond. La vie de l'artiste n'apparaît-elle pas ainsi colorée, comme la plus agréable des fleurs ?

Traversant la vie en vitesse, l'homme n'y voit rien ...

Réflexion de l'esprit, aspiration du cœur, expression de la bouche, de la main, des vibrations rythmées des corps, c'est l'œuvre d'art.

L'homme peut parfaitement exister, naître, croître physiquement, mourir sans en rien connaître, il aura perdu les meilleures heures de sa vie.

Cet homme aura passé en grande vitesse, comme à travers certaines villes, dont il peut apprendre les noms inscrits sur quelques gares de chemin de fer. Il aura entrevu au passage, les cheminées de quelques industries, des maisonnettes toutes enfumées, sans intérêt.

Il ignorera tout des monuments, des parcs, des souvenirs vivants de ces villes, de l'hospitalité caractéristique de leurs habitants, de leur vie besogneuse.

Il ne soupçonnera même pas tout ce qu'il pourrait retrouver de sa vie, de son âme dans leurs manières, leurs sentiments, leur histoire. Il continuera à n'en rien savoir, à n'en rien sentir, à n'en rien apprendre, il passera en vitesse.

Le nombre est malheureusement légion de ceux qui vivent ainsi en vitesse, passant à côté sinon en arrière de mille beautés, sans s'y arrêter, les pressentir, en jouir donc.

Nos infériorités ...

L'homme n'existe pas que pour marcher, il serait trop inférieur ; que d'animaux le surpasseraient sans comparaison possible.

Inférieur encore en adresse, inférieur en force, inférieur en poids, inférieur même en

longévité.

L'homme se rabaisserait à la partie la moins heureuse de son existence que de la limiter à sa stricte subsistance.

L'homme s'éclaire, s'illumine par la science.

La science qui gagne la vie ...

La science devient le phare directeur de l'existence humaine, lui permettant non-seulement de subsister, mais de se développer, d'accroître le champ de ses expériences, les limites de son pouvoir.

La science ressemble ainsi beaucoup à l'homme qui gagne la vie.

Comme l'homme, la science n'a-t-elle pas besoin d'une compagne pour l'agrémenter ?

La compagne qui l'agrémente ...

L'art dans la vie, joue le rôle de l'épouse aimante et caressante au foyer.

Personne ne refuse jamais d'ajouter la joie à l'utilité du travail. La science demeure le travail utile.

Le temps est venu où la qualité des matériaux, la solidité de fabrication ne suffisent plus

à trouver et à conserver le marché nécessaire au travail scientifique.

Le charme artistique, la beauté de l'œuvre réussissent dans une large mesure à conquérir une demande qui se refuse de plus en plus aux données froides, quasi mortes de la science.

L'art ignoré, méconnu, méprisé ...

D'article de luxe, ignoré, méconnu, méprisé, l'art passe d'emblée au rôle supérieur qui lui appartient.

Appuyé sur la science qui ne peut lui nuire, qui lui apporte la seule base solide d'où il peut s'élever sans danger, l'art introduit dans l'existence cet élément humain, supérieur à la nature, par où le chef de la création, se rappelle de mieux en mieux, pour son propre bonheur, qu'il en est le chef d'œuvre.

Un peu comme l'homme sur la femme, la science détient sur l'art une autorité incontestable. Nous rejetterions d'excellentes Miettes de Bonheur, en tentant de limiter l'activité du mari à l'office de maître, et d'oublier qu'à côté de sa charmante compagne, il peut savourer longuement les joies de l'époux et du papa.

L'ami de la création ...

Le savant demeure à un certain degré le maître de la création. Il restera à l'artiste d'en devenir le véritable ami, l'amant, l'époux, le nouveau créateur.

Si personne ne discute la valeur du maître, tous trouveront que l'ami mérite une excellente place. Tous voudront partager les bonnes heures de l'artiste.

L'art est expression de l'âme.

Quelques âmes s'expriment avec plus de facilité que d'autres. L'étude demeure indispensable pour apercevoir d'abord, analyser, puis décrire aucune beauté, qu'elle soit en nous ou autour de nous.

L'artiste arrive ainsi à une œuvre plus parfaite encore que l'œuvre naturelle, son esprit peut réunir plusieurs beautés aperçues, les reproduire sans leurs infirmités ou leurs laideurs.

C'est ce que Platon observait il y a des siècles : « l'art est plus correct que la nature ».

Idéal, réalité ...

Idéal et réalité demeurent essentiels à l'œuvre d'art. Victor Cousin en traçait déjà certaines

limites ; l'idéal sans la réalité manque de vie, la réalité sans l'idéal manque de beauté.

Sans chercher à retracer toutes les manières dont l'artiste tente d'exprimer ces beautés entrevues, il semble que musique, poésie, architecture, peinture, sculpture peuvent apporter de bonnes heures, et que nous n'aurons pas lieu de regretter ces quelques miettes que nous essaierons d'en cueillir.

Art

MUSIQUE

Suivant les Anciens, neuf déesses, que les Grecs appelèrent les neuf Muses, présidaient à l'ensemble des beaux-arts.

Musique résuma définitivement l'idée Art-Beauté, et Voltaire écrit « qu'il semble assez prouvé que les Grecs entendirent d'abord par ce mot Musique tous les beaux-arts ».

Simple jeu ? ...

Cette combinaison harmonieuse de sons mesurés, rythmés, n'est-elle qu'un simple jeu de cartes, ruse quelconque sans aucun sens, sans aucune réalité ?

L'intelligence, la raison, la science ont leur langage : la parole. La bouche parle de l'abondance du cœur. L'attraction du sentiment qui captive demeure encore le moyen le plus efficace de persuasion.

Musique, langage du coeur ...

Le cœur humain ne pourrait-il avoir son langage bien à lui et qui serait la Musique ?

Si la nature nous offre les tumultes des tempêtes, la grande voix du tonnerre, elle n'a jamais voulu nous priver du chant de ses oiseaux, du chuchotement des feuilles, des lamentations de la brise et du vent.

La nature n'a pu oublier de donner au cœur d'exprimer sans éclat, sans lourdeur, comme en rêve, ces émotions trop profondes pour que la voix puisse les décrire, et qui ne peuvent sortir des poitrines humaines que comme un son gai, triste ou tendre.

Mieux qu'un caprice d'invention humaine ...

L'ordre même qui préside à l'harmonie de ces sons indique qu'ils tiennent mieux qu'à un caprice d'invention humaine.

Il semble que le cœur humain, si instable, si inconstant, si changeant, n'ait reçu un mode d'expression aussi harmonieusement ordonné que pour démontrer comment certaines règles contre lesquelles il s'élève capricieusement, demeurent

une condition même de son bonheur.

Elan de l'âme, la musique répercute les émotions du cœur, dans son rythme, sa cadence.

L'ouïe est formée pour analyser et juger la sensation que lui causent ces mouvements de la vibration des corps, et le cœur humain y ressent une force qui le touche et en active toutes les puissances de sentir.

Nous nous inclinons tous devant la simplicité et la grandeur de la musique.

Dépassés par les lois qui la mesurent, nous l'acceptons comme la seule grande voix où toutes les nations peuvent peindre leur âme en un rythme harmonieux, comme le son universel à la portée de tous, pouvant apporter à chacun une parcelle de vie, de tendresse, d'émotions. Nous comprenons que Newman ait pu écrire :

« Il y a sept notes dans la gamme, disons quatorze. Que c'est peu de chose pour une si vaste entreprise ! Comment la science peut-elle tirer un si magnifique parti de si maigres ressources. Et de quels pauvres éléments se sert le compositeur pour créer un monde nouveau !

« Est-il possible que ces inépuisables changements et dispositions de notes, si riches et si simples, si complexes et si bien réglés, si variés et si imposants, ne soient que de simples sons

destinés à passer et à disparaître à jamais.

Effusions de l'éternelle harmonie ...

« Est-ce que ces mystérieuses agitations du cœur, ces profondes émotions, ces étranges aspirations vers l'inconnu, et ces terribles sensations dont on ignore l'origine, peuvent être produites par ce qui n'a aucune réalité, par ce qui ne vient que pour disparaître et trouver en soi-même son commencement et sa fin ?

« Non, cela n'est pas ainsi, cela ne peut pas être. Non : elles se sont échappées de quelque sphère supérieure, elles sont les effusions de l'éternelle harmonie transmises par les sons terrestres, elles sont les échos de la maison paternelle, les voix des anges, les *magnificat* des saints, les lois vivantes du royaume divin ou les attributs de Dieu ; elles renferment quelque chose de supérieur à elles-mêmes, que nous ne pouvons mesurer, que nous ne pouvons exprimer ; et cependant un homme mortel, qui peut-être ne se distingue de ses semblables sous aucun rapport, a le don de les évoquer ».

Quand tout fait mal ...

Lorsque nous souffrons des hommes ou des

choses, il semble que tout fait mal en nous, autour de nous.

Un bruit même fatigue, des chants gais nous rendraient plus tristes, tout chant nous pèserait, toute vie humaine, au seul contact nous devient à charge.

Toute lumière est trop vive. Dans une demi-obscurité, quelques touches de violon ou d'un orgue bien velouté, commencent un apaisement qui nous surprend.

Berce, berce encore ...

L'on aurait aggravé notre douleur, non à la brusquer, à la toucher seulement. Voici que l'on semble glisser très doucement tout autour. L'on nous frôle et notre mal nous laisse peu à peu, nous ressentons comme une sympathie qui attire.

Nos yeux rejettent le trop plein de larmes qu'un cœur déjà lourd sent déborder. Et nous ne disons pas : « Joue plus fort ». Nous murmurons, comme en nous-mêmes : «Berce, berce encore...»

Et, d'être ainsi bercée, notre douleur s'apaise. Les hommes nous paraissent un peu moins mauvais. S'ils nous méconnaissent, nous calomnient, nous méprisent, ils le font par ignorance, par sottise, devons-nous leur en vouloir jusqu'à

nous en faire tant de mal ? Berce, berce encore ...

Que les jours sont mauvais ... Tout semble reculer, manquer, c'est la ruine, la pauvreté, la faim, l'absence de l'aimée, du mort que nous pleurons encore au plus intime du cœur.

Nous sommes follement agités, désespérés. Le repos que ces harmonies nous apportent est comme un baume.

L'oubli devient un commencement de guérison. Alors que tout semble nous manquer autour de nous, lorsque nous croirions nous perdre sans espoir, en face du néant qui nous attire, voilà que nous nous retrouvons, nous retrouvons notre âme ...

Berce, berce plus fort ... Et notre âme se sent revivre ; un nouvel effort lui paraît possible, toutes les espérances ne sont pas mortes.

Presque le goût de chanter ...

La vie demeure encore bonne, même s'il nous faut vivre de peu.

Nous respirerons l'air pur, à défaut de parfums. Nous nous abreuverons d'eau fraîche, quand nos fines liqueurs sont épuisées. Nos repas ne réclameront qu'un menu restreint, parce que nous aurons plus faim. Nous aimerons l'ab-

sent, le mort quand même, nous sentirons leur souvenir apaiser notre douleur. Leur âme revit un peu dans la nôtre. Jouez, jouez plus fort ... Nous nous sentons le goût de chanter.

Chantons notre bonheur ...

Et l'orchestre accroît facilement ses grâces au diapason de notre gaieté. De meilleures nouvelles nous jettent la joie dans l'âme, nous danserions de contentement ! Nous goûterons une bonne heure à mêler notre joie aux échos des instruments, et dans une chanson connue, aimée, si nous le pouvons, intérieurement quand même si notre voix se refuse, nous chanterons notre bonheur ...

En avant, marche ! ...

Les luttes sont parfois très dures. Tout n'est pas perdu, mais les difficultés s'accumulent. Nous voulons gagner quand même, compter sur l'élan.

En avant, marche ! Chants guerriers, il semble qu'à vous entendre, l'on se sente entraîné à la victoire.

L'âme se replie avec toutes ses énergies, vous la lancez avec toutes ses puissances.

Les clairons se sont tus, c'est la vie monotone, ennuyeuse, triste, lutte pour une subsistance pauvre, découragée. Nos compagnons chantent-ils ? Employons le remède précieux d'oublier au moins partiellement notre douleur, au contact du bonheur des autres.

Et si nous le pouvons, regardant les meilleurs côtés de la vie, il y en a toujours de mauvais, partout, où que nous soyons, quoique nous fassions, laissons chanter notre cœur ...

Dans ces sons rythmés où l'univers semble recevoir une nouvelle âme, nous entrevoyons de larges Miettes de Bonheur. La Musique nous apparaît comme l'une des expressions les plus complètes du bonheur humain.

Du berceau à la tombe, même quand notre voix s'y refuse, notre âme chante ou l'on chante autour d'elle.

Bientôt notre voix sera éteinte. Cette vie, morte en nous, rappellera trop froidement que ces sons divins devaient sourdre d'où la vie ne s'absente jamais, puisqu'ils ne peuvent plus trouver aucun écho dans nos instruments aujourd'hui si merveilleux, demain privés de vie. Qu'autour de nous, ceux qui continueront la vie, ne cessent de chanter, de goûter les harmonies divines.

Les chants du bonheur ...

Quand notre souvenir sera dissipé, quand ces pages vieillies rappelleront distraitement cet effort sincère pour jeter autour des humbles, des petits, de pauvres Miettes de Bonheur ; des chants du Bonheur pourraient continuer à les rappeler aux humains, toujours avides du bonheur.

Ces chants pourraient redire, combien mieux que ces pages, le besoin insatiable du Bonheur, comment l'intelligence de l'homme doit lui servir à le conquérir, à le mesurer, à le conserver.

Ces chants rappelleraient un peu le premier hymne de l'Adam parfait, roi de la création.

Roi de lui-même, roi de la nature, l'homme retrouverait peut-être son premier chant du bonheur.

Et le bonheur, ainsi semé partout par ses chants, ses Miettes se propageraient, grandiraient, tout comme un souffle réchauffant des âmes.

Le cœur humain comprendrait que ses harmonies le dépassent, dépassent la nature, qu'elles touchent au rêve, au mystère, à l'immortalité.

Art

POESIE

Pendant que nous tentions de démontrer l'importance des chants, chacun devinait, et depuis longtemps, le rôle des poètes.

Les poètes ignorés, méconnus ...

Pourquoi les poètes demeurent-ils à ce point ignorés, méconnus ? La faute en est-elle aux poètes, est-elle à la poésie ?

L'homme aurait-il assez d'un langage ? N'aurait-il que faire de ce parler rythmé où le vers semble ornementer inutilement des pensées que nous préférons lire dans leur simplicité ?

Les poètes peuvent difficilement porter envie aux prosateurs, pour avoir abusé de leur genre.

C'est méconnaître la poésie que de l'abaisser à un passe-temps passager. C'est oublier le rôle beaucoup plus important, essentiel du poète dans l'économie du bonheur de l'homme.

La musique tient à l'infini, par l'ordonnance

même de ses harmonies.

La poésie cherche à exprimer en un langage humain les beautés cachées de la création.

Rien de vil, rien de grotesque ne saurait l'alimenter, sans la dénaturer.

L'homme résume admirablement en lui les trois mondes matériel, végétal, animal.

La grande place du poète ...

Quel sera l'artiste qui pourra le mieux regarder, analyser, deviner, comprendre, exprimer les merveilles de cette matière, de cette vie végétale, de l'animal qui nous apparente, puis de leur roi que nous demeurons ?

Cet artiste est le poète. Plus l'humanité réintégrera son véritable rang, en tête de l'échelle des êtres, plus elle méritera de régner par son cœur, plus grande elle voudra faire la place du poète.

Depuis toujours le poète a connu, apprécié, aimé, chanté l'âme de l'homme, même pendant des siècles où l'homme a trop ignoré cette âme, sa valeur incomparable.

Vivifiés par l'air depuis toujours, nous en sommes encore à chercher la formule de la vie.

Les amis qui nous fatiguent ...

La chaleur du soleil nous réchauffe. Nous en abusons sans même chercher à savoir ce que nous vaut cette attention constante d'un astre qui préside au complet développement de l'humanité, comme s'il pouvait en être le cœur.

Les bois nous protègent, nous couvrent, nous servent. Les plantes, les oiseaux, les tempêtes nous laissent indifférents.

Nous vivons, pour un trop grand nombre, en vitesse, presque fatigués de cette multitude d'amis qui nous entourent, nous aident, peuvent nous enchanter, et dont nous connaissons à peine les noms.

D'un œil distrait, nous nous arrêtons à peine pour les entrevoir superficiellement. Qui verra pour nous leur âme, la comprendra, rétablira avec nous un contact qui nous rendra plus heureux ?

Car l'air, le soleil, les bois, le ciel, les feuillages, les oiseaux, l'eau, les animaux demeurent de notre famille.

Savoir nous les introduire, nous découvrir leurs liaisons, nous présenter leurs relations de toujours avec la famille humaine, c'est les rapprocher de nous, les rendre sympathiques, presque aimables, attirants.

Le pourvoyeur d'amis ...

Pour les avoir mieux regardés que nous, avec toute son âme, le poète est entré dans leur intimité. Il peut nous les présenter, nous les découvrir.

Le poète devient ainsi pour tous un pourvoyeur d'amis, dans un monde sympathique, très intéressant, auquel nous demeurons indifférents par une ignorance regrettable.

Le poète comble nos absences, nos distances froides. Le poète, fort de tous les apports de la science, nous rapproche les véritables merveilles dont nous sommes environnés, auxquelles nous sommes trop habitués, pour les apprécier, les goûter.

Le poète connaissant mieux, aime davantage, il distribue plus aisément les sympathies et l'amour.

Le poète ne peut se tromper, sans faillir à sa tâche. Les êtres qu'il a mission de découvrir, de présenter, de faire aimer, portent un nom, des exigences, des relations, une histoire.

Le poète se doit de les respecter, au risque de se fourvoyer, de devenir un maître de cérémonies désespérant, que personne ne voudra suivre, qui sera chassé sans merci.

Le son de l'immortalité ...

Poussé par ses aspirations à exprimer dans leur vérité éternelle, toute cette vie qui s'épanouit autour de nous et en nous, le poète apporte sur des lèvres humaines, marquées d'avance par la mort, un verbe qui rend à toutes les beautés de ce monde, le son de l'immortalité.

Vérités de la pensée, pain de l'intelligence humaine !

Vérités de la vie, vérités du cœur, dans leurs émotions qui touchent et conduisent à l'infini.

L'humanité s'achemine vers les rêves des poètes ...

L'humanité s'achemine, lentement, aussi vite qu'elle peut entrevoir les raisons profondes de ses activités, l'humanité tend, court vers ce qu'elle appelle les rêves des poètes.

Chantre des beautés que nous côtoyons, sans les connaître, le poète demeure le précurseur de la vie heureuse de l'humanité assagie, docile aux dictées de son intelligence, abandonnée aux effusions et aux poussées saines de son besoin infini d'aimer.

L'humanité deviendra de plus en plus heu-

reuse, parce qu'elle comprendra mieux. Plus heureuse parce qu'elle obéira plus spontanément aux lois de la saine raison. Plus heureuse, parce qu'elle aimera les hommes, les choses, presque sans limites, gardant la saine mesure de l'ordre qui commande, assure, conserve l'amour.

Dans cette douce ascension vers le bonheur, l'humanité se rappellera que les poètes auront entrevu depuis longtemps « l'âge d'or » qu'il lui fera bon de vivre.

La vie, une poésie mise en action ...

L'humanité acceptera que, regardant de plus près la vérité dans les idées, dans les êtres, dans tous les êtres, les poètes auront possédé à l'avance quelques-uns de ses meilleurs éléments de bonheur.

L'humanité ne pourra plus bientôt traiter de rêveur, d'idéaliste, l'écrivain qui a voulu que « la vie soit une poésie mise en action ».

L'humanité s'achemine lentement vers la pleine vérité.

L'humanité, péniblement d'abord, puis allègrement s'habituera à réfléchir, à poser des actes raisonnés, mesurés, bienfaisants, heureux.

L'humanité reconnaîtra de mieux en mieux ses bienfaiteurs, ses prophètes de bonheur.

La vie humaine, plus heureuse, composera le plus beau poème, mis en action.

Art

ARCHITECTURE - PEINTURE - SCULPTURE

L'art s'exprime dans la construction d'édifices, sur un tableau, sur une statue de marbre ou de pierre. Il demeure toujours dans le domaine constant de diverses manifestations de l'âme humaine.

Rien de matériel, dans la jouissance que nous apportent ces œuvres d'architecture, de peinture ou de sculpture.

Musique gelée ...

Madame de Staël définissait l'architecture « une musique gelée », et les cathédrales représentaient pour elle, autant de magnifiques spécimens de la « pensée en pierre ».

L'art Egyptien, puis l'art Grec, Romain, nous ont laissé des souvenirs durables de la pensée austère, riante ou religieuse de ces peuples.

L'étude de leurs œuvres appartient plutôt aux plaisirs de l'histoire.

Plus de vie, de vérité ...

Les dieux, les grands maîtres du ciel et de la terre, ont fait les frais quasi exclusifs des œuvres d'art des anciens.

Il faut se réjouir que nos artistes étendent aujourd'hui leur sympathie à toute la nature, à tous les êtres, et nous apportent, avec simplicité et harmonie plus de vie et de vérité.

L'homme connaît dans sa vie certaines heures banales, tristes ou mauvaises qui paraissent inévitables et qu'il cherche à se rappeler le moins possible.

Il en rencontre d'autres plus gaies, plus heureuses dont il aime à garder le souvenir.

Ainsi en est-il de l'humanité. Les monuments Egyptiens paraissent nous remémorer une époque d'absolutisme et d'esclavage peu réconfortants. L'âme s'assombrit et s'attriste devant ces travaux gigantesques du peuple esclave.

L'infini entrevu ...

L'allure de l'art Grec ramène la gaieté. Une

âme déjà heureuse, pleine de vie, se manifeste dans les édifices élégants, largement ouverts à la lumière.

La pensée rêveuse, attendrie, croyante du chrétien, s'exprime dans la demi-clarté des vastes cathédrales, dans les fresques qui retracent quelques-unes des terreurs qui l'épouvantent, comme dans ces tableaux sublimes qui indiquent jusqu'à quel degré, des âmes de saints peuvent entrevoir l'infini.

Notre époque, pour continuer ces œuvres de vie, se rapproche de plus en plus de la vérité, elle ne paraît pas faire marche en arrière.

Dans ces œuvres d'architecture, de peinture, de sculpture, retracer la vie, telle qu'elle se manifeste à une certaine époque, c'est en somme, perpétuer ce contact de l'âme avec ce qui l'entoure.

Les gloires de notre époque ...

Que les âmes d'artistes sachent cueillir de la multitude d'événements qui les assaillent, quelques faits plus importants, exposent de beaux états d'âme, de grands actes de dévouement ou d'héroïsme ; notre époque n'en manque certes pas.

Si d'autres siècles ont connu leurs gloires, ces gloires se multiplient aujourd'hui sous tous les cieux, dans toutes les sphères d'activité.

L'âme contemporaine n'est pas moins bonne que celle de nos devanciers ; nous pourrons l'analyser plus tard sous plusieurs angles qui réconfortent.

Tous en retiennent déjà un mouvement d'altruïsme qui ne manque pas de sincérité, et prêt à sacrifier beaucoup au bonheur du plus grand nombre.

Nos meilleures tendances ...

Comme toujours, nos artistes ne manquent pas, sinon de devancer, du moins de refléter les meilleures parmi les tendances de notre époque.

Et nous nous arrêterons avec complaisance devant nos grands édifices, nos monuments, ces nombreuses expositions de peinture et de sculpture ; nous en analyserons scrupuleusement les lignes. Si les styles anciens y reparaissent, nous en chercherons les raisons profondes.

Même lorsque les tableaux de nos peintres, les œuvres de nos sculpteurs ne connaissent pas de ces manifestations ambitieuses qui parlent puissamment à l'esprit et au cœur, le souci d'une

réalité rigoureuse peut encore permettre des œuvres dont l'exacte vérité a aussi son éloquence.

Avec l'art de chez nous ...

Chacun constate que ce sentiment général d'altruïsme nous rapproche plus intimement des choses qui nous entourent.

A mesure que les relations plus faciles entre peuples, abaissent certaines cloisons nationales, l'homme paraît s'attacher de plus en plus profondément à son coin de terre, à ses amis, à tout ce qui prend contact prolongé avec son âme, et auquel il laisserait comme une part de lui-même en s'éloignant.

Précurseur de l'humanité heureuse ...

Que l'art continue d'exprimer ces scènes intimes du foyer, de l'amitié, de la vieille maison, de nos fidèles animaux.

Pour retrouver un peu de notre âme à revoir ces œuvres d'art, nous goûterons un renouveau de vie, d'affection, d'appui moral, de chaleur réconfortante.

Savourant tout ce qu'il y a de délicieux dans les meilleures Miettes de Bonheur d'aujourd'hui,

nous devançons avec l'artiste, l'humanité plus heureuse qui continuera à s'abreuver à ces sources immortelles.

Religion

Louis est libre-penseur. Les pratiques religieuses ne l'embarrassent plus. Il n'entend plus se déranger pour aucune religion.

Libre-penseur sans parti pris ...

Louis prétend n'avoir aucun parti pris.

Il a étudié beaucoup depuis trente ans, lu une foule de livres religieux, côtoyé nombre de ministres de diverses religions.

Louis estime la religion. Il respecte de même ses ministres, en général. Il considère que dans les diverses classes sociales, les gens du clergé se rangent parmi les plus cultivées, les mieux douées d'esprit public, les moins à charge à la société.

Louis admet que le catéchisme apporte une instruction précieuse à l'homme qui ne peut compter sur les freins d'une raison suffisamment éclairée. Sentiments religieux, lois religieuses

peuvent devenir indispensables à l'homme du peuple, retenir ses activités dans les limites d'une civilisation moyenne.

Avide de perfection, Louis n'entend s'arrêter qu'aux limites où il rencontrera le bonheur de sa nature dans ses sens, dans son intelligence, jusque dans son besoin de mystères.

Personne, depuis trente ans et plus, n'a réussi à convaincre notre libre-penseur bien disposé, qu'il gagnerait en intelligence, en dignité, en bonheur, à jeter son âme dans l'inconnu. Or Dieu, pour Louis demeure l'inconnu. La religion, quelle qu'elle soit demeure pour Louis la grande dame, dont l'on a beaucoup entendu parler, que l'on n'a jamais pu rencontrer, toucher, analyser, comprendre.

Le voyage du bon Michel ...

Une connaissance, Michel, a proposé à Louis ainsi qu'à deux de ses amis, François et Georges, un voyage au cours duquel ils pourront rencontrer le Maître des religions.

Georges s'empresse lentement pour ce voyage.

Michel savait son acharnement aux grasses matinées, aussi, ne les a-t-il convoqués que pour

l'après-dîner.

Michel leur a bien promis à tous trois qu'ils seraient servis à souhait, dans tous leurs désirs. Tous trois hésitent à le croire.

Michel les a rencontrés un soir, alors qu'ils discouraient ensemble sur quelques Miettes de Bonheur qu'ils prétendaient cueillir ici et là.

J'ai mieux que ça pour vous ...

Georges rêvait plutôt entre deux vins mousseux.

François tentait d'intéresser ses deux copains à ses amours de petite femme, auxquelles il ne pouvait les croire indifférents.

Louis acceptait carrément. Sincère dans ses recherches de la vérité, il irait jusqu'au bout du monde, pour rencontrer ce Maître des religions, l'interroger, le connaître, juger de la part de bonheur qu'il peut réellement offrir à l'homme.

Même si ce brave Michel ne devait lui apprendre dans son voyage, rien de bien nouveau, ce ne serait qu'une désillusion ajoutée à tant d'autres : simple détail qui y paraîtrait peu.

Tous trois, enfin résolus à ce voyage, rappellent le fin sourire, l'air décidé du sympathique Michel, leur lançant comme défi : « J'ai mieux

que ça pour vous ».

Georges avait sursauté, pensant toujours à son vin incomparable, il avait balbutié : impossible, il a au moins vingt ans ...

François avait murmuré à Louis, pensant toujours à son Hélène : Michel ne la connaît pas ...

Et Michel avait continué :

« Les amis, entendons-nous bien, avoir mieux, n'est nullement mépriser les bonnes Miettes que vous avez pu rencontrer ... mais, je vous l'assure, il y en a de meilleures.

« Accompagnez-moi trois jours seulement chez mon Maître, dans la solitude.

« Vous vous rendrez compte que, même si vous avez pu trouver en vous, autour de vous, de bonnes Miettes de Bonheur qui réconfortent, qui réjouissent, mon Maître vous en réserve encore de meilleures, d'incomparables ».

Louis avait répondu pour les trois : Mon bon Michel, nous t'accompagnerons. Les Miettes de Bonheur ne sont pas aussi communes que l'on pense, aussi faciles à cueillir, à conserver qu'on se l'imagine. Si ton Maître peut nous y aider, nous lui en saurons gré. — Mais, de fait, comment s'appelle ton Maître ?

Et Michel leur avait répondu : « Mes bons

amis, croyez-en ma parole, mon Maître est l'un des plus puissants Seigneurs que vous puissiez rencontrer.

Invités avec instance par le maître ...

« Ses richesses sont illimitées, sa bonté si accueillante qu'il vous suffira de l'approcher d'un peu près pour ne plus vouloir le quitter.

« Et ce Maître m'a chargé de vous inviter ... avec beaucoup d'instances ».

Louis trouve l'invitation toute charmante. Jusqu'à cette histoire de mystère, qui laisse un cachet de divination rêveuse.

François regrette seulement de ne pouvoir emmener son Hélène. Georges arrive enfin, toujours le dernier.

Nos trois voyageurs, piqués de curiosité, de chaudes convoitises, accueillent gaiement le naïf Michel qui leur a promis trop généreusement de les combler.

L'habit blanc ... Point de valise ...

Résolus à retirer du voyage, tout l'agrément possible, ils ont accepté de suivre à la lettre les conseils de Michel.

Habit strictement blanc, aucune tache ; aucune valise, aucune préoccupation.

Michel leur a formellement promis qu'ils trouveraient en route encore mieux que tout ce qu'ils avaient laissé.

Leur première étape prend quelques minutes. Ils ne peuvent en croire leurs yeux.

Ils ont rigolé en endossant le costume de néophyte, ce qu'ils appelaient pompeusement leur robe d'innocence.

Leur valise leur paraissait indispensable pour un voyage, au cours duquel, ils devraient traverser des espaces immenses, rencontrer des mondes inconnus, oublier jusqu'à la date de leur départ.

Déjà à la porte du domaine ...

Voilà qu'en quelques minutes de simple réflexion, de conversation reposante, ils sont déjà à la porte de ce vaste domaine.

L'entrée n'a rien de solennel, d'extraordinaire.

Un messager, à l'allure combien sympathique, engageante, se tient à la porte, une épée d'or à la main.

Michel indique l'objet de la visite. La physionomie du messager s'illumine du sourire le

plus accueillant, les portes s'ouvrent.

Le charme commence ...

Serait-ce déjà le charme qui commence, enveloppe, grise ?

Les couleurs les plus riches, les plus variées, se jouent dans toutes ces fleurs, dans ces arbres, jusque dans ces édifices dont la vue est si magnifique, si reposante, que nos voyageurs s'exclament à leur guide : « Décidément, votre Maître est immensément riche. Nous n'avons jamais rien vu d'aussi beau ».

Les animaux de la création semblent s'être donné rendez-vous. Tous sont apprivoisés, tous saluent les visiteurs et les émerveillent de leur agilité, de leur force, de leur adresse.

Louis ne cesse de regarder, de contempler. La nature entière paraît s'être réunie dans ce domaine immense.

La température y est moyenne, ni trop chaude, ni trop froide.

Les astres y jettent une clarté tempérée.

Les parfums les plus exquis enivrent sans énerver.

Tout réjouit si complètement, si délicieusement, que Georges scandalise Louis et François

lorsqu'il leur souffle : Pensez donc qu'ils doivent en avoir une cave et une salle à dîner ! Louis et François l'avaient totalement oublié.

Une rare salle à dîner ...

Michel qui les accompagne, avec une amabilité qui complète tant de charmes, a saisi le murmure de Georges ; il a souri avec une bienveillance qui dit déjà : vous ne serez pas déçu.

Une musique enlevante se mêle aux chants des oiseaux.

En se retournant, nos voyageurs se retrouvent, en plein air, entourés de verdure, de parfums, de fleurs, autour de tables chargées des mets les plus variés.

Et cependant, les appétits ne sont pas dévorants, demeurent mesurés. L'on déguste vins et mets au milieu de la conversation la plus entraînante.

Et tout le monde est déjà rassasié, tout le monde est déjà debout. Personne ne voudrait s'y attarder. Louis croit plaire à Georges, en lui murmurant du coin des lèvres : tu n'y penses pas, laisser tout cela en arrière de toi ? ... Georges réplique maintenant tout rieur : J'ai assez de ne plus me comprendre, sans tenter d'expliquer

tes mystères philosophiques par mes mystères gastronomiques ...

La première journée se passe dans un enchantement tel que nos voyageurs pressent de connaître le nom du fameux Maître de ce domaine. Ils hésitent à le demander au bon Michel.

Ils confessent lui devoir tant de reconnaissance pour les avoir sollicités d'entreprendre un voyage si charmant.

Décidément, il y a de bons coins sur la terre, et l'homme qui a pu construire et habiter ce domaine immensément riche et beau, mérite d'être connu comme l'un des plus grands Génies de tous les temps.

Une double peine ...

Le lendemain matin, Louis se promenant seul avec Michel dans les jardins magnifiques, lui dit avec tristesse : « Mon bon Michel, j'ai une double peine, qui m'empêche de jouir complètement de ces beautés incroyables.

« Si vous me permettiez de vous les dire, sans vous ennuyer, il me semble que cet aveu me laisserait toute la paix que vous m'avez promise».

« Mon cher Louis, répond Michel, non seulement je vous permets, mais je vous demande de

m'avouer vos peines, je crois même pouvoir vous consoler sans tarder ».

« Mon premier regret, reprend Louis, c'est d'avoir quelque peu résister à votre invitation, à vos instances. Je ne disais pas non, par politesse, mais je n'avais aucun empressement ; je doutais beaucoup de vos avances. Que vous et votre Maître avez dû souffrir de mon ignorance, de mon entêtement. Voulez-vous me pardonner ? »

Au plaisir du présent, oublions le reste...

Michel lui répondit du ton le plus sympathique : « Ne me demandez pas de vous le redire, si vous saviez ma joie !

« Ne pensons qu'au plaisir du présent. Vous êtes venus, vous êtes ici, tout le reste est oublié. Jouissez tant que vous pourrez de ce grand domaine, vous en connaîtrez chaque jour davantage ».

Louis reprit : « Mon bon Michel, votre tendresse ajoute un nouveau bonheur à tous ceux dont vous me comblez.

« J'ai un autre regret, et pour mes amis, et pour moi-même, je désire le soumettre à votre bon cœur.

« Il me semble que j'ai beaucoup étudié,

beaucoup voyagé, beaucoup lu, je ne puis comprendre n'avoir pu rencontrer nulle part le nom de votre Maître. Il est vrai, que si je vous ai entrevu de temps en temps, je ne vous l'ai jamais demandé.

« J'ai longtemps hésité avant de revêtir cet uniforme blanc que vous disiez indispensable pour pénétrer auprès de votre Maître.

« Vous me pardonnerez, mais j'ai cru à un simple caprice, un peu ridicule, plutôt qu'à une ordonnance prescrite pour ma propre conservation.

« Je comprends depuis que je suis ici, que ce domaine est si clair, que la blancheur seule peut en absorber les rayons, sans que le corps humain puisse en souffrir.

« Aussi, en réalisant mon ignorance et la légitimité de vos conseils, je sens un désir de plus en plus grand de connaître votre Maître, de lui présenter mes hommages, de le féliciter de son domaine, de le remercier de vous avoir envoyé auprès de nous et de nous recevoir d'une façon aussi magnifique ».

Soyez bien tout à la joie ...

La figure de Michel prend un éclat d'une

incomparable beauté.

« Mon bon Louis, reprend-il doucement, ne vous attristez plus inutilement, soyez tout à la joie.

« Vous verrez bientôt mon Maître. Il vous connaît depuis longtemps, c'est Lui qui m'a dépêché vers vous, non-seulement une, mais plusieurs fois. Il vous attend déjà avec amitié.

« Laissez-moi vous dire qu'il est le plus heureux des Maîtres, prenez ma parole.

« Aussi il vous a demandé de ne rien apportez avec vous, car rien de ce que vous possédez ne peut ajouter quoi que ce soit à Son bonheur. Cependant Il a hâte de vous voir, de vous parler, de vous presser sur Son cœur comme de vieux amis déjà chers.

« Comme tous les Maîtres, Il a de grandes passions dont nous ne comprenons pas toujours la raison.

« Mon Maître a la passion d'aimer, et d'aimer surtout les enfants des hommes.

« C'est pourquoi, nous voyageons de par le monde, et nous essayons d'emmener à mon Maître tous les mortels.

« Il y en a malheureusement beaucoup qui ne daignent même pas s'arrêter à nos invitations, ou encore qui reculent devant la robe blanche,

indispensable pour pénétrer auprès de mon Maître, jouir de son intimité.

Un nom qui en fait trembler plusieurs ...

« Mon Maître a aussi un nom qui en fait trembler plusieurs.

« Mon Maître ne peut tolérer ici aucun désordre.

« Ces immenses richesses, que vous commencez à peine à voir, ne doivent être usées que dans une juste mesure, de manière à ce que les mêmes éléments créés pour la jouissance de l'homme ne servent pas à sa destruction ou à ses tourments.

« Mon Maître peut permettre aux hommes, ses amis, de se détruire, de se torturer, à leur guise. Il ne peut cependant les garder auprès de Lui, en pareil état.

« Et les humains méchants, ingrats lui ont fait ainsi une réputation de bourreau, de potentat autoritaire.

« Certains ont essayé de nier qu'il existait pour ne pas avoir à combattre la justice, le bon sens de ses conseils et de ses lois.

« Tout ce que mon Maître demande, après que vous l'aurez connu, c'est de L'estimer comme Il le mérite, de L'aimer un peu en retour de Ses

bontés, de ne pas chercher à détruire Ses domaines et Ses richesses, pour votre malheur, mais d'en user avec mesure, pour votre bonheur.

« Et mes bien chers amis, si vous ne méprisez pas mon Maître, si vous L'honorez, si vous demeurez modérés dans vos désirs de jouir, mon Maître vous gardera auprès de Lui. Il vous comblera de tellement de jouissances que tout ce que vous avez vu jusqu'ici n'est qu'une ombre en regard de ce qui vous attend.

Mon maître vient à vous ...

« Et pour enlever une partie du voile qui projette un certain mystère sur votre voyage, retenez que l'immense jardin de délices où vous êtes, est l'ancien paradis terrestre, et que mon Maître n'a pas attendu votre visite, mais qu'Il vient à vous ».

Et nos trois voyageurs se trouvent soudainement en présence du Maître de l'immense domaine.

Leur surprise est telle qu'ils ne peuvent parler. Le Maître met fin à leur embarras en les interpellant de suite d'une voix attirante : « Et puis ces bons amis sont-ils contents de leur séjour avec nous ?»

Louis reprend pour tous : « Seigneur, comment ne serions-nous pas pleinement satisfaits de notre séjour dans votre magnifique domaine, quand nous trouvons de la manière la plus parfaite toutes les richesses, toutes les beautés que nous avons laissées derrière nous ».

Toutes les richesses naturelles ...

« Mes amis, reprend le Maître, notre bon Michel que j'ai envoyé à votre recherche, vous a promis mieux que les bonnes Miettes de Bonheur que vous aviez déjà.

« Vous devez donc commencer par retrouver ici à la porte de la religion toutes les richesses naturelles qui vous appartiennent.

« La religion ne saurait vous en enlever aucune, puisqu'elles vous appartiennent, elle devra vous en ajouter d'autres afin que vous soyez encore plus heureux.

« C'est pourquoi vous rencontrez ici, dans ce jardin terrestre de délices toute l'échelle des êtres créés.

« D'abord le monde matériel, inerte, sans vie, que dirigent des lois d'affinité et qui demeure le grand serviteur de la création.

« Plus haut vous jouissez du monde végétal

avec la plante qui possède déjà des éléments de vie. Ses racines l'alimentent, elle croît, se multiplie, se reproduit.

« Mais les plantes ne se connaissent point. Elles se touchent sans se sentir. Les merveilles qui les entourent demeurent en dehors de leurs capacités de perception et de jouissance.

« Elles demeurent un ornement vital ajouté à la matière.

« Qui jouira de tout cet univers matériel ?

« L'animal ouvre ses sens sur toutes ces merveilles, il communique avec elles. Non seulement il possède la vie, la transmet ; il jouit déjà de cette vie, toute la jouissance matérielle qui s'échappe de cet univers lui arrive par ses sens.

L'univers attendant son maître ...

« L'univers matériel attend cependant encore son Maître.

« Si l'animal possède déjà beaucoup de force matérielle, il ne peut maîtriser l'univers, car l'ordre qui régit cette multitude d'êtres est de toute douceur.

« Toutes ces lois par lesquelles matières, plantes, animaux, exercent leur genre d'activité, chacun dans sa sphère, selon sa nature, ne vien-

nent pas de la matière, qui ne peut que servir.

« La plante ne peut légiférer sans soupçonner le monde qui l'entoure.

« La communication de l'animal avec l'univers demeure instinctive. Comment pourrait-il diriger un ordre qu'il subit lui-même sans comprendre ?

L'homme, maître de la création ...

« Si les sens de l'animal perçoivent chaque objet, sa connaissance s'arrête là. Seul un être *immatériel* pourra généraliser.

« Et c'est ainsi, mes bons amis, que vous devenez, par votre nature, les véritables Maîtres de la création.

« Etres matériels, sensibles, vivants, vous communiquez par vos sens avec tout l'univers sensible. Votre vie demeure immatérielle ; elle s'élève de par sa nature au-dessus des choses qui l'entourent.

« La création sensible s'achève avec vous. Vous entrez dans un monde supérieur aux sens, monde immatériel, bien existant, dont la vie même est supérieure à toute vie sensible puisque cette dernière n'en est qu'une manifestation imparfaite.

Suivez-moi encore plus haut ...

« Vous êtes à même de comprendre que cet ordre immatériel peut exister au-dessus de vous, sans aucun mélange avec la matière.

« Suivez-moi, ne craignez pas de remonter encore plus haut.

« Vous arrivez au-dessus de toute nature. Vous arrivez au-dessus de toute forme.

« Vous arrivez, commencez-vous à le comprendre, au seul Etre dont L'Essence et l'Existence ne font qu'un, au seul Etre qui peut dire et qui vous dit, mes chers amis : JE SUIS CELUI QUI SUIS ...

« JE possède la plénitude de l'Etre.

« JE résume en MOI toute vérité. La vérité M'ordonne à l'intelligence qui ME comprend et M'embrasse.

« JE contiens tout bien. Ce bien tend L'ÊTRE vers la volonté qui ME désire et M'aime.

« JE comprends toute beauté. La beauté ME présente à l'âme qui ne cesse de M'admirer, de jouir de MON ETRE dans SON immensité.

« Cet ETRE SUPRÊME, mes bons amis, c'est votre DIEU, c'est le Maître du beau domaine que vous venez d'admirer et où IL veut vous conserver, si vous voulez seulement ne pas jeter le

désordre dans votre nature, demeurer fidèle à l'ordre qu'IL a Lui-même établi ».

Que faut-il faire ? ...

Nos trois voyageurs, transformés, dans la joie et la paix la plus absolue, demandent modestement au Maître : Seigneur que voulez-vous que nous fassions ? Est-ce bien difficile, bien long à retenir ?

Et le Seigneur de reprendre : « Aimez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu.

« L'enfant peut-il me reprocher de l'incliner à aimer son père, sa mère, ses parents, ses amis?

« L'homme mûr qui a connu l'ingratitude, l'isolement, la trahison, se souvient avec émotion de l'affection vraie, des attentions, des soins dévouées de ses parents, de ses amis.

Dieu ordonnant le bonheur de l'homme...

« Votre Dieu ne peut vouloir que votre bonheur, Lui reprocheriez-vous de vous incliner à l'aimer, de vous en faire un commandement ?

« Et l'obéissance à un tel commandement,

même si elle peut coûter à votre naturel revêche, ne vous apportera-t-elle pas les meilleures Miettes de Bonheur ?

« Votre Dieu possède en Lui toutes les richesses et désire vous en faire jouir.

« Auprès de votre Dieu, vous admirerez les pierres précieuses les plus rares ; vous respirerez les parfums les plus exquis ; vous serez bercés aux harmonies les plus enivrantes ; vous serez illuminés des clartés de la vérité ; vous serez enveloppés des tendresses de Sa bonté ; vous serez ravis des merveilles de Sa beauté ; sera-ce si difficile de L'aimer, de L'aimer pardessus tout, puisqu'IL renferme à l'infini tout ce que votre cœur peut désirer ? L'aimer, L'écouter, Le suivre, pourrez-vous faire mieux pour être heureux ?

« Retenez bien que votre Dieu aime les enfants des hommes, mieux que les hommes n'aiment leurs propres enfants.

« Un bon Père n'est-il pas le meilleur ami de son fils ? Votre Dieu est le meilleur des pères. Il ne cherche qu'à combler Ses enfants, pourvu que ces enfants n'empêchent pas Ses largesses de parvenir jusqu'à eux.

« Comme le meilleur père, Il entend prendre soin et de votre corps, de sa santé, et de votre

âme, de sa culture, de son bonheur.

« Comme un vrai père, il aime TOUS ses enfants.

« Aimez-vous les uns les autres.

« Votre Dieu ne veut voir entre vous ni inimitiés, ni jalousies, ni guerres.

« Vous êtes tous frères, et votre bonheur est de vous aimer, de vous aider, de vous rendre la vie plus heureuse les uns, les autres.

« Vous n'attenterez jamais à la vie de votre frère.

« Vous ne déroberez jamais aucun de ses biens.

« Vous ne désirerez et ne prendrez jamais la femme de votre frère.

« Vous ne prendrez jamais votre Dieu à témoin d'un mensonge. Il est le Dieu de l'éternelle Vérité. Vous ne sauriez l'ignorer, le méconnaître, sans vous avilir et L'injurier profondément.

« Honorez votre père et votre mère.

« Complétez, perfectionnez, ne détruisez jamais l'ordre établi par la nature.

Libres de demeurer ses fils ...

« La puissance de votre Père est sans faiblesse.

« Vous êtes libres de demeurer Ses fils.

« La Vérité de votre Père est sans erreur.

« Vous êtes libres de demeurer Ses fils.

« L'amour de votre Père est sans froideur.

« Vous êtes libres de demeurer Ses fils.

« Votre Père résume en Lui toute perfection, toute beauté.

« Vous êtes libres de demeurer Ses fils.

« Votre bonheur, votre grand bonheur, ne saurait être autre que de vous rapprocher de votre Dieu le plus possible.

« Dès que vous Le connaîtrez, dès que vous L'entreverrez, vous ne pourrez vous empêcher de L'aimer. Vous êtes faites pour Lui, vous tendez vers Lui, vous ne pourrez jouir et vous reposer qu'en Lui.

« Vous ne voudrez plus vous en séparer.

« Votre Dieu ne vous commande que votre bien, conforme à votre raison, aux besoins et aux aspirations de votre nature.

« Votre Dieu ne vous défend que de vous faire du mal, de vous forger des peines, à vous-mêmes et à vos frères.

A plaindre d'oublier votre bonheur ...

« Vous gardez la liberté d'oublier, de refuser

l'aide de votre Père, les secours qu'Ils vous offre.

« Comme vous serez à plaindre d'oublier la religion, vous qui en avez tant besoin ...

« Comme vous serez à plaindre de refuser la modération qu'elle vous commande, vous qui avez tant besoin de santé ...

« Comme vous serez à plaindre de négliger les lumières sûres, reposantes, qu'elle vous offre ; vous qui avez tant besoin de vérité, de savoir ...

« Comme vous serez à plaindre de rejeter l'infini qu'elle vous laisse entrevoir, votre cœur a tant besoin d'aimer, d'être aimé ... à l'infini.

« Comme vous serez à plaindre d'ignorer les beautés incomparables qu'elle présente à votre âme ; votre âme a tant besoin de s'épancher, de se retrouver, de s'épanouir dans un monde immortel, aux merveilles sans fin, le seul qui lui convienne ...

« Comme vous serez à plaindre de manquer les Miettes de Bonheur que la religion vous assure, quand toute votre nature vous pousse vers le bonheur, que vous l'atteignez si difficilement, que votre Dieu seul peut vaincre votre ignorance, votre faiblesse, votre inconstance, et vous remplir, vous rassasier de bonheur ...

« Vous comprendrez comment votre Dieu a pu traiter de sots, cette multitude d'humains

qui existent pour leur malheur, qui ne veulent même pas user de leur liberté pour s'arrêter à penser, à réfléchir, à écouter le bon Michel et sa légion de frères qui attirent les humains de par le monde, à consentir à les suivre, ne fût-ce que pour quelques jours.

« Ne voudrez-vous pas dire maintenant à vos frères, combien vous avez été pleinement heureux avec Moi ?

Même s'ils ne le reconnaissent pas ...

« Si vos frères ne veulent pas même vous écouter, vous croire, s'ils ne veulent pas partager votre foi, vos croyances, vos règles de vie, demandez-leur au moins, pour leur bonheur, de ne point M'insulter ni Me mépriser.

« Demandez à vos frères de conserver leur dignité d'hommes, s'ils ne peuvent encore s'élever à celle du chrétien.

« S'ils tiennent à remercier avec politesse, le moindre de leurs frères, qui se dérange pour eux, leur rend le plus léger service, dites-leur que le Maître de l'univers les traite sans cesse, comme les plus aimés des fils, les plus intimes des amis, qu'ils se refusent à l'injurier, même s'ils ne peuvent encore Le reconnaître.

« Dites-leur que leur ignorance, leur faiblesse peut attirer ma pitié, tandis que leur ingratitude ne peut que justifier ma colère.

« Dites-leur que s'ils ne me connaissent pas encore pour leur Père, ils doivent me respecter, et me permettre encore de les attirer comme des honnêtes gens.

Mes bien chers amis, vous quitterez forcément ce jardin de délices. Votre existence ne peut s'écouler totalement ni dans l'Eden, ni au Thabor.

« Votre Dieu ne vous quittera point. Vous Me retrouverez partout, si vous le voulez jusqu'au plus intime de votre âme.

« Dans votre ignorance, vos infirmités, vos faiblesses, vos sottises, vous valez assez pour que Celui qui est souverainement heureux sans vous, Se penche sur vous, vous recherche, vous attire, vous éclaire, vous perfectionne, trouve Ses délices à vous rendre heureux.

« Et ce Seigneur des Seigneurs, dans la mesure où Il vous suffira, où Il vous contentera, vous apportera la plus grande part de bonheur que vous puissiez jamais rencontrer.

« Michel avait pleinement raison : J'ai mieux que cela pour vous.

« Il n'en tient qu'à vous, de conserver ces

habits aussi blancs que possible, de négliger ces valises de préoccupations souvent inutiles, nuisibles, de revenir au moins une fois l'an, dans cette solitude, Me rencontrer.

Les Miettes de Bonheur entourent chaque mortel ...

« Vous cherchiez des Miettes de Bonheur ?

« Elles vous entourent. Chaque mortel en peut rencontrer une petite part.

« En dépit de ses souffrances, de ses contrariétés, la vie humaine n'est pas totalement mauvaise. Ces Miettes de Bonheur, deviennent relativement faciles, nombreuses, aux hommes qui les demandent au travail, à la prudence, au savoir, aux arts.

« Ce serait le malheur de l'homme d'oublier que la source de ces Miettes est dans ce jardin, que J'en suis le Maître, que Mes délices sont de les répandre.

« Tout ce que Je demande à l'homme, est de se préparer à les recevoir, qu'il n'y mette point d'obstacle, et Je l'en comblerai.

« Que l'humanité soit heureuse ... Elle le deviendra, en écoutant le bon Michel, en revêtant la robe blanche, en laissant sa valise au seuil de

ce jardin.

« Je l'élèverai alors au-dessus de ses infirmités, de ses erreurs.

« Qu'elle cède à mes inspirations, qu'elle écoute mes représentants, l'Eden s'ouvrira de nouveau pour elle.

Le bonheur n'est pas un vain mot ...

« Le Bonheur n'est pas un vain mot.

« Ses Miettes jonchent le sol des intelligences, des cœurs, des âmes.

« L'homme n'a qu'à déterminer sa volonté de les cueillir, de les rassembler, d'en préparer le menu savoureux du Banquet du Bonheur, auquel Je l'invite, et que Je lui réserve, s'il ne persiste pas à se rendre malheureux par sa faute».

Louis, François, Georges sont devenus des apôtres du Maître qu'ils espèrent rencontrer maintenant le plus souvent possible.

En dépit de leur ignorance, de leurs faiblesses, ils secondent depuis le bon Michel et sa légion de messagers divins, qui, chaque jour, tentent d'inspirer à chaque homme de rencontrer le Maître Suprême, de Lui parler, de demeurer avec Lui.

L'humanité heureuse ...

Peu à peu, l'humanité écoute ces apôtres dont le nombre grandit.

Lentement, en toute douceur, sérénité, l'humanité suit de mieux en mieux le bon Michel.

Et l'humanité, chaque jour, cueille de meilleures Miettes de Bonheur.

En bonne santé, le cœur ouvert jusqu'à l'infini, tenacement au travail, maître de ses richesses, ravie des beautés de son âme, loin de fuir la religion, Dieu, elle comprend son bonheur à s'en rapprocher, à se combler de Ses dons.

L'humanité heureuse entreprend de verser en elle, l'immense bonheur du Souverain Maître.

Cueillant péniblement ses Miettes, elle s'achemine au divin Banquet du Bonheur.

Table des Matières

PREFACE 9

MIETTES DE BONHEUR 15

Parfaitement à la page 15
La guérison du grand homme 17
Une maladie nouvelle 17
Le vieux médecin démodé 18
Et le grand homme absorbe les tisanes 19
La science n'a pas changé la nature humaine 20
Tous aspirent au bonheur 22
La misère chassée de l'existence 23
Jamais rassasiée 24
Toujours de meilleures heures 24

SANTE 27

Comme à trente ans 27
Tous responsables 28
Notre voyage de la vie 29
Voiture endommagée 31
Plus de trente millions de vibrations 32
Freins ou indigestion 33
La crainte du régime 35
Travail ou délassement 36
Sports 36
Cartes 37
Pourquoi noyer le moteur 39
Le médecin de famille 40
Programme d'alimentation 40
Le coup d'appétit 41
Entre le vin et l'eau 42
La fumée s'élève 44
Carosserie propre et attrayante 45
Le record de la distinction 46
Modération et effort 48

AMOUR

POURQUOI AIMER ? ... 49

Le tas de préjugés du vieux garçon ... 49
A quoi bon aimer ... 50
Mystère ... 51
Pure escroquerie intelligente ... 52
Trouver mari, avec l'encombrement qui suit ... 53
Déplaire ? ... 54
L'amour ne serait-il qu'une exploitation ? ... 55
Ce qu'est l'amour ... 56
Le don de soi ... 57
Comment l'amour éclaire, réchauffe ... 59
Charme de l'amour ... 60

AMOUR

SAVOIR AIMER ... 63

L'amour se conquiert ... 63
L'amour s'augmente ... 65
Entre épouses, mères et poupées ... 67
Du fiancé chic au mari rustaud ... 67
La clef de l'amour, l'effort ... 68
L'amour se perd ... 69
L'amour se reprend ... 69
Il vaut mieux avoir aimé ... 71

AMOUR

NOUVEL AMOUR ... 73

Le courage de tout dire ... 73
Je résistai pendant quinze ans ... 74
Une bonne servante ... 74
Monsieur Jean ... 75
Certaine de mourir ... 76
A l'hôpital ... 76
Mon mari ne vint pas ... 78
Chassée sans le sou ... 78
Ma reconnaissance ... 79

Je crus renaître à la vie ... 80
Scènes qui bouleversent ... 81
La chaleur qui réchauffe et qui brûle ... 82
Quelques heures tragiques ... 83
Le gaz ouvert ... 83
Les aventuriers d'amour ... 84
Dégoût, martyre ... 86
L'amour de l'enfant ... 86
Aimer de la bonne manière ... 88
Les sacrifices du véritable amour ... 89
Les craintes du retour ... 90

AMOUR

AMOUR DURABLE ... 93

Dans ton labyrinthe ... 93
Choix hâtif ... 94
Le mari qui s'éloigne ... 95
La jalousie excitée ... 96
Tu as souffert démesurément ... 97
Le cœur a une foule de raisons ... 97
Une recette pour guérir ... 98
Opération inévitable ... 98
Le baume des enfants ... 99
La nature reprendra le dessus ... 100
Loin de la catastrophe ... 100
Les joies du retour ... 101
La princesse raisonnable ... 101
La convalescence ... 102
Après les chutes de l'automne, les froids de l'hiver, les étés ensoleillés ... 104

TRAVAIL ... 105

Epargnez-nous ce travail ... 105
Impossible de stationner ... 105
Condamner logis et fenêtres ... 106
Valeur de la naissance, de l'héritage ... 107
La mode des deux jambes, des deux bras ... 108
Un instrument de torture ... 108
Gagner sa vie ... 109

Réduire nos besoins ... 110
Sauvagerie ou travail ... 111
Pourquoi l'obéissance, l'éducation ? ... 112
Lecture — Journaux ... 112
Un voyage détestable ... 114
Journaux repoussants ... 115
Instruments de vie et de mort ... 117
Précieux véhicule de bonheur ... 118
Les revues ... 119
Les trois feuillets de tout livre ... 120
Tête à tête avec les Génies ... 120
Tous les siècles à la recherche du bonheur ... 122
Assistés de toute l'humanité ... 123
Echos de l'inconnu ... 125
L'homme complet ... 126

ARGENT ... 127

La santé avec l'argent ... 127
Les distinctions, les honneurs ... 128
Le pouvoir ... 128
Même l'amour ... 129
Acquérir de l'argent ... 131
Choix des carrières ... 133
Une spécialité à la portée de tous ... 134
Les affaires avant le plaisir ... 135
Conserver de l'argent ... 135
Le luxe ne connaît aucune limite ... 136
Les réserves nécessaires ... 137
Le crédit ... 137
Devenir propriétaires ... 139
Les risques raisonnables ... 139
Le repos des corps célestes ... 140
Se servir de l'argent ... 142
Le grand levier de toute activité humaine, le besoin ... 143
Un richard rassasié ... 143
Sans argent, la vie demeure bonne ... 145
Le bonheur de l'effort ... 146
Deux scènes vécues ... 148
Peu d'argent vaut parfois mieux que beaucoup ... 149

ART 151

Artiste par l'âme 151
Beautés qui nous entourent 152
Cosmos 153
Traversant la vie en vitesse, l'homme n'y voit rien 154
Nos infériorités 155
La science qui gagne la vie 156
La compagne qui l'agrémente 156
L'art ignoré, méconnu, méprisé 157
L'ami de la création 158
Idéal, réalité 158

ART

MUSIQUE 161

Simple jeu ? 161
Musique, langage du cœur 162
Mieux qu'un caprice d'invention humaine 162
Effusions de l'éternelle harmonie 164
Quand tout fait mal 164
Berce, berce encore 165
Presque le goût de chanter 166
Chantons notre bonheur 167
En avant, marche ! 167
Les chants du bonheur 169

ART

POESIE 171

Les poètes ignorés, méconnus 171
La grande place du poète 172
Les amis qui nous fatiguent 173
Le pourvoyeur d'amis 174
Le son de l'Immortalité 175
L'humanité s'achemine vers les rêves des poètes ... 175
La vie, une poésie mise en action 176

ART

ARCHITECTURE, PEINTURE, SCULPTURE 179

Musique gelée ... 179
Plus de vie, de vérité ... 180
L'infini entrevu ... 180
Les gloires de notre époque ... 181
Nos meilleures tendances ... 182
Avec l'art de chez nous ... 183
Précurseur de l'humanité heureuse ... 183

RELIGION ... 185

Libre penseur sans parti-pris ... 185
Le voyage du bon Michel ... 186
J'ai mieux que ça pour vous ... 187
Invités avec instance par le Maître ... 189
L'habit blanc, point de valise ... 189
Déjà à la porte du domaine ... 190
Le charme commence ... 191
Une rare salle à dîner ... 192
Une double peine ... 193
Au plaisir du présent, oublions le reste ... 194
Soyez bien tout à la joie ... 195
Un nom qui en fait trembler plusieurs ... 197
Mon Maître vient à vous ... 198
Toutes les richesses naturelles ... 199
L'univers attendant son Maître ... 200
L'homme, le véritable Maître de la création ... 201
Suivez-moi encore plus haut ... 202
Que faut-il faire ? ... 203
Dieu ordonnant le bonheur de l'homme ... 203
Libres de demeurer ses fils ... 205
A plaindre, d'oublier votre bonheur ... 206
Même s'ils ne le reconnaissent pas ... 208
Les Miettes de Bonheur entourent chaque mortel ... 210
Le Bonheur n'est pas un vain mot ... 211
L'humanité heureuse ... 212

SORTI DES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE EXCELSIOR
MONTREAL

2 9073 475

Joliet, Henri

Miettes de bonheur

BJ
1482
.J6-